

A
0
0
0
2
4
7
1
6
3



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

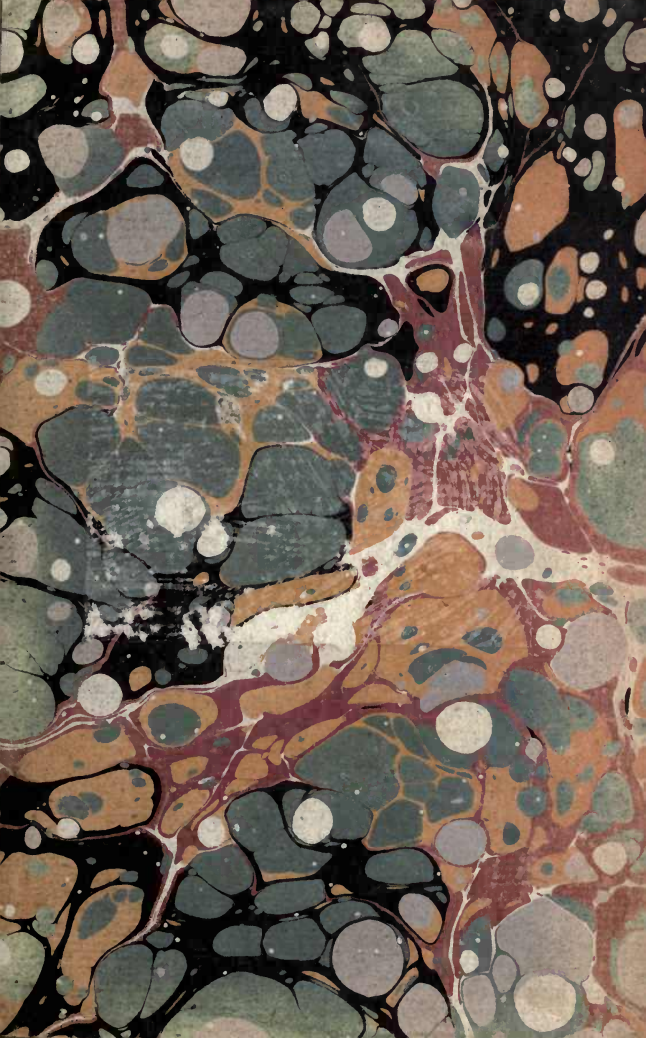
nia
l

E

15 x 9



Sir William Molesworth.



100

21/.

237

1

REVUE DE L'ÉCOLE

1885

CHAPITRE DE L'ÉCOLE

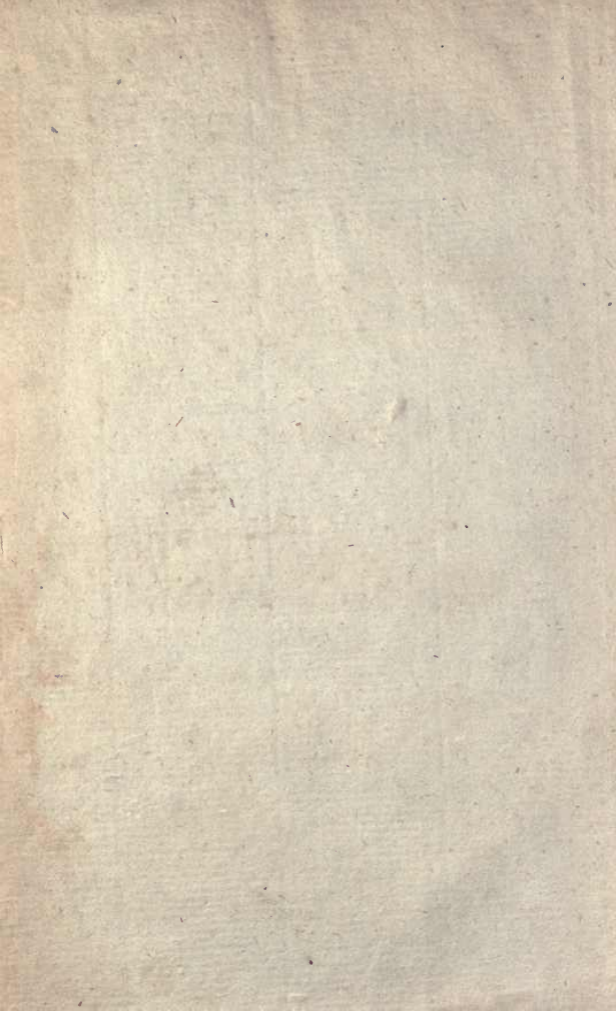
CHAPITRE DE L'ÉCOLE

CHAPITRE DE L'ÉCOLE

CHAPITRE DE L'ÉCOLE

CHAPITRE DE L'ÉCOLE

CHAPITRE DE L'ÉCOLE



REFLEXIONS

S U R L E

GOVERNEMENT des FEMMES.

P A R

LE COLONEL CHEVALIER DE CHAMPIGNY.

*Qu'avec un cœur sensible on est heureux de naître,
Quand ce qu'on doit aimer est si digne de l'être !*

MARMONTEL, dans *Aristomène*.

A L O N D R E S.

Aux dépens de l'Auteur.

1770.

REVISED EDITIONS

AND

GOVERNMENT OF THE UNITED STATES

THE

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

...

...

...

A. TOWNSEND
AND
J. H. ...

A S A

M A J E S T É

I M P É R I A L E

L'AUGUSTE SOUVERAINE

D E T O U T E S L E S

R U S S I E S.

2029975

A 32

M A J E S T E

I M P E R I A L E

L'AUUSTE SOUVERAIN

DE L'EMPEREUR

R O S I E

MADAME,

Lorsqu'un auteur donne au public un Système nouveau, il faut, s'il veut le faire goûter, qu'il l'appuie de quelque autorité respectable. Les exemples, sur-tout, sont ce qui frappe le plus. Ne suis-je donc pas sûr de faire lire avec empressement mes Réflexions sur le Gouvernement des Femmes, dès qu'on les verra paroître sous les auspices de VÔTRE MAJESTE' IMPE'RIALE, dont toutes les démarches, depuis son avènement au Trône, rendent mon système incontestable ?

incontestable? Le beau sexe, auquel VÔTRE MAJESTE' IMPE'RIALE semble donner un nouvel éclat, glorieux du lustre qu'il en tire, se déclarera pour moi: & les hommes, ces êtres superbes, assez vains jusqu'ici pour se croire seuls dignes de régner, se trouveront forcés de convenir, en voïant l'usage que vous faites du sceptre, qu'il ne pouvoit être en de meilleures mains. L'Ottoman lui-même, malgré les principes erronés de sa Religion, vous rendra justice; & VÔTRE MAJESTE' IMPE'RIALE, en le chassant de l'Europe, lui fera sentir toute l'absurdité de ses dogmes, en reconnoissant qu'il faut avoir une Ame, & une Ame comme celle de CATHERINE, pour concevoir & exécuter d'aussi grands projets que les siens.

Continuez donc, Grande Princesse, à faire triompher vos armes du Nord à l'Orient. Humiliez vos ennemis dans tous les coins de l'hémisphère. Faites revivre l'ancienne Bizance; & arborez sur ses murs la double aigle à la place du croissant.

Supposé

Supposé qu'au milieu de ces momens consacrés à former les plans de vos Généraux, ou à augmenter le bonheur de vos sujets, il vous en reste un pour jeter un coup-d'œil sur ma brochure, je suis presque certain que VÔTRE MAJESTE' IMPE'RIALE la recevra avec bonté, parce-qu'Elle connoît les sentimens de mon cœur, dont j'espère qu'Elle ne dédaignera pas les hommages.

Je suis avec reconnoissance, respect, & soumission,

MADAME,

De VÔTRE MAJESTE' IMPE'RIALE,

*Le très-humble,
très-obéissant, &
très-soumis serviteur,*
LE COLONEL CHEVALIER DE CHAMPIGNY.

*Londres le
24 Avril 1770.*

P R E F A C E.

NOUS adorons les femmes, & cependant nous cherchons à nous arroger sur elles une supériorité que nous ne méritons guères: J'ai voulu montrer nos torts. Il est peu d'auteurs qui aient un pareil but. Si celles à qui j'entreprends de rendre justice, trouvent que j'aie bien défendu leur cause, je me croirai plus que païé de mes peines: Ce n'est que leur approbation que je cherche.

REFLEX.

REFLEXIONS

S U R L E

Gouvernement des FEMMES.

QUOIQUE l'expérience semble nous forcer chaque jour de reconnoître tacitement la supériorité des femmes sur nôtre sexe ; un orgueil mal-placé nous empêche cependant de l'avoüer : & la nation la plus galante de l'univers, *la nation Françoisé*, a poussé l'injustice jusqu'à déclarer, par une loi aussi injuste que ridicule, ce sexe qu'elle adore incapable de porter le sceptre ; quoique, de-

A

puis

puis plusieurs régnes consécutifs les femmes aient pour ainsi dire seules fait le bien ou le mal de ce puissant royaume.

Henri IV. malgré un foible déclaré pour ce sexe enchanteur, étoit trop grand pour s'en laisser gouverner ; &, quel qu'aît été l'empire de Gabrielle d'Estrées sur le cœur de ce monarque, jamais elle n'eût la moindre influence sur les affaires d'état. Louis XIII. son fils étoit si peu homme, qu'on ne doit pas lui tenir compte de n'avoir pas eu de maîtresse qui le gouvernât. Esclave de Richelieu, il l'eût sans-doute été de toute femme qui eût sçû lui plaire. Louis le grand, son successeur, a terni une partie du lustre de son règne par ses complaisances aveugles pour la Maintenon. La France saigne encore des plaïes que lui a fait le bigotisme de cette femme totalement dévouée aux Jésuites. La disgrâce du maréchal d'Estrées, trop altier pour plier devant
la

la marquise de Pompadour, coûte trop cher aux François pour qu'ils puissent si-tôt l'oublier. Parlez-leur, malgré cela, de l'Impératrice Reine, de la Sémiramis du Nord, de l'AUGUSTE CATHERINE, qui, par sa prudence & la justesse de ses démarches, vient de faire échoüer leurs projets ambitieux ; ils vous répondront, avec l'assurance qui caractérise cette nation aussi aimable que superficielle, que ce ne sont que *des femmes*.

Mais, leur repliquerai-je, mes chers amis, ne sont-ce pas ces mêmes femmes qui vous mènent depuis plus d'un siècle ? N'est-ce pas à une femme, demanderai-je au Cardinal de, que vous devez le chapeau ? Le maréchal de mé niera-t-il que c'est en forme de *Caducée* qu'il a obtenu le bâton ? Et jamais le marquis de se fût-il vû décoré du cordon bleu sans sa sœur ? Je ne prétends point ici parler de vingt ministres, & d'autant de militaires,

A 2

taires,

taires, qui n'eussent jamais fait fortune, s'ils n'eussent eu dans leur famille *un joli minois* qui se fût chargé de leur avancement.

Ne pouvant donc nier leur influence dans les affaires du gouvernement, pourquoi vouloir les exclure d'y présider formellement ?

C'est en réfléchissant sur ce contraste, & en lisant d'un côté l'histoire de la grande ELIZABETH d'Angleterre, & de l'autre les succès brillans des Russes contre le Turc, qu'il m'est venu dans l'idée de faire quelques réflexions sur le gouvernement des femmes ; de prouver qu'il y en a eu, & qu'il y en a, qui ont ajouté, & prêtent même encore aujourd'hui du lustre au Diadème ; que si on leur donnoit la même éducation qu'aux hommes, elles l'emporteroient d'autant plus aisément sur nôtre sexe, qu'elles ont l'esprit plus fin & plus délié ; qu'elles portent

portent beaucoup plus loin les vertus ; & que ce sexe a encore sur le nôtre l'avantage de savoir plus aisément se décider ; ce qui, en fait de politique, est de la dernière conséquence. Ajoûtez à cela qu'ayant le coup-d'œil beaucoup plus sûr, elles seroient moins embarrassées sur le choix de leurs ministres & de leurs généraux, choix dont presque toujours dépend le bonheur d'un empire.

Je vais donc fouiller dans l'histoire ancienne & moderne, & y puiser les secours dont j'ai besoin pour appuier mon systême, qui sans-doute de lui-même feroit fortune, en citant pour seuls exemples les noms augustes de THERESE & de CATHERINE, deux princesses qui éclipsent les plus fameux monarques de l'antiquité, & ne le cèdent en rien à ceux de nos jours. Le SALOMON DU NORD s'est fait gloire de rendre lui-même hommage au mérite supérieur de ces deux Impératrices. Il a, pour ainsi dire,

dire, vû naître la dernière sous ses yeux, & en avoit comme prédit la grandeur future, dans un temps où, malgré la profondeur de ses lumières, il ne pouvoit prévoir qu'elle porteroit un jour ses armes jufqu'au Bosphore pour y faire trembler l'audacieux Mufulman.

Je commencerois fans-doute mes anecdotes par la reine de Séba, fi je ne craignois qu'on ne m'objectât que perfonne n'en ignore l'histoire, parce-qu'on la trouve dans les livres facrés. Deforteque je passerai d'abord à SEMIRAMIS.

C'est fans-contredit le régne éclatant de cette princesse qui a en partie engagé Platon à fôutenir dans fes livres de la république, que les femmes, auffi-bien-que les hommes, doivent être admifes au maniemment des affaires publiques, à la conduite des guerres, ainfi-qu'au gouvernement des états ; & que, par une conféquence néceffaire, comme je l'ai dit

dit plus haut, on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par rapport aux hommes, pour leur former le corps & l'esprit. Mais entrons en matières.

NINUS étant mort, peu de temps après la naissance de son fils *Ninias*, laissa le gouvernement du Roïaume à *Sémiramis*. Le premier soin de cette princesse fût d'élever un superbe tombeau aux cendres de son mari. Ce monument subsista encore long-temps après la ruine de Ninive.

Sémiramis ne songeoit qu'à immortaliser son nom par la grandeur de ses entreprises. Elle se proposa de surpasser en magnificence ses prédécesseurs, & bâtit Babylone, aïant emploïé à la construction de cette ville deux millions d'hommes qu'elle ramassa de toutes les parties de son vaste empire, que ses successeurs s'appliquèrent à embellir. Je n'en

n'en donnerai pas les particularités, parce-qu'on peut les trouver dans l'histoire ancienne de Rollin, ne voulant ici que craïonner un abrégé succinct des actions les plus mémorables de cette grande princesse.

Dès-qu'elle eût achevé ces grands ouvrages, elle crût devoir parcourir toutes les parties de son empire, & elle laissa par-tout des marques de sa magnificence par de superbes bâtimens qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes, s'appliquant sur-tout à faire conduire de l'eau par des acquéducs dans les lieux qui en manquoient, & à rendre aisées les grandes routes, en perçant des montagnes, & comblant des vallées.

Sémiramis avoit une si grande autorité sur ses peuples, que sa présence seule étoit capable d'arrêter une sédition. Un jour qu'elle étoit à sa toilette, on vint
lui

lui annoncer qu'il y avoit du tumulte dans la ville. Elle partit sur-le-champ, la tête à-demi coëffée, & ne revint qu'après que le trouble fût appaisé. En conséquence, on lui érigea une statuë où elle paroissoit dans cette même attitude, & ce négligé charmant qui ne l'avoit pas empêché de voler à son devoir.

Peu satisfaite de la vaste étendue d'états que lui avoit laissé son mari, elle fit la conquête d'une grande partie de l'Ethiopie. Pendant son séjour dans ce païs, elle eût la curiosité de visiter le temple de Jupiter Ammon, pour apprendre de l'Oracle le terme de ses jours. Il lui fût répondu, si l'on en croit Diodore, que sa vie dépendoit des embuches que lui dresserait son fils *Ninias*; & qu'après sa mort une partie de l'Asie lui rendroit des honneurs divins.

Sa grande & dernière expédition fût contre les Indes. Elle rassembla, dans

cette vûë, des troupes innombrables de toutes les provinces de son empire. Le rendez-vous fût à Baëtre. Comme la force des Indiens consistoit principalement dans le grand nombre de leurs éléphants, elle fit accomoder des chameaux en forme d'éléphants, dans l'espérance de tromper ainsi les ennemis. L'histoire nous apprend que Persée se servit longtemps après du même stratagème vis-à-vis des Romains. Mais cet artifice ne leur réüffit ni à l'un ni à l'autre. Le roi des Indes, instruit de son approche, lui envoïa des ambassadeurs pour lui demander qui elle étoit ; & de quel droit, sans avoir reçû de lui aucune injure, elle venoit de gaieté de cœur attaquer ses états ; ajoutant que son audace seroit bientôt punie comme elle le méritoit. *Dites à vôtre maître, leur répondit Sémiramis, que dans peu je lui ferai savoir moi-même qui je suis.*

Sur ce elle s'avança vers l'Inde, fleuve qui donne son nom au païs. Elle avoit eu soin de faire préparer un grand nombre de barques : le passage lui en fût long-temps disputé : mais, après un long combat, elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côté furent coulées à fond ; & elle fit sur eux au-delà de cent-mille prisonniers. Animée par des succès aussi heureux, elle avança aussi-tôt dans le païs, ayant laissé soixante-mille hommes pour garder le pont de bateaux qu'elle avoit fait construire. C'étoit ce que demandoit le roi qui avoit exprès pris la fuite, pour lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du païs. Quand il l'y crût assez avancée, il fit volte-face ; ce qui occasionna un second combat beaucoup plus sanglant que le premier. Les faux éléphants ne soutinrent pas long-temps le choc des véritables. Ceux-ci mirent l'armée en

déroute écrasant tout ce qu'ils rencontroient. *Sémiramis* fit ce qu'elle pût pour rallier & ranimer ses troupes, mais inutilement. Le roi la voïant dans la mêlée, s'avança contre elle, & la bleffa en deux endroits, mais sans que ses plaies fussent mortelles. La vitesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont, pour repasser le fleuve, le désordre & la confusion inévitables dans de pareilles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Dès-qu'elle eût mis en sûreté celles qui avoient pû se sauver, elle fit rompre le pont, & par-là arrêta les ennemis, à qui le roi, pour obéir à un Oracle, avoit défendu de poursuivre plus loin *Sémiramis*, & de passer le fleuve.

Cette princesse aiant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses états, y ramenant à-peine le tiers de son

fon armée. Elle est la seule, & *Alexandre* après elle, qui aît osé porter la guerre au-delà du fleuve de l'Inde.

En comparant l'ambition de *Sémiramis* avec celle du roi de Prusse, nous ne pouvons donner au dernier (tout grand qu'il est) l'avantage sur cette princesse, dont la retraite fût aussi bien concertée, & ménagée avec autant de prudence, que l'auroit pû être celle du premier Capitaine de nos jours.

De retour dans ses états, *Sémiramis* découvrit que son fils lui dressoit des embûches, & qu'un de ses principaux officiers s'étoit offert à lui prêter son ministère. Elle se ressouvint alors de l'Oracle de Jupiter Ammon ; &, avertie que la fin de sa course approchoit, sans faire subir le moindre châtement à ce même officier, qu'elle avoit arrêté, elle abdiqua volontairement l'empire entre
les

les mains de *Ninias*, & se déroba à la vûë des hommes, dans l'espérance de jouir bientôt de ces honneurs divins que l'Oracle lui avoit promis. On dit, en effet, qu'elle fût honorée par les Affyriens comme une Divinité sous la forme d'une Colombe.

Elle avoit vécu soixante-deux ans, dont elle avoit régné quarante-deux.— On a voulu ternir l'éclat des hauts faits de cette princesse, en l'accusant d'avoir ôté la vie à son mari, & d'une passion incestueuse pour son fils. Mais cela est si destitué de vraisemblance, que je croirois perdre le temps de vouloir le refuter ; d'autant-plus qu'il n'est pas possible de croire qu'une princesse douée de si hautes qualités se fût portée à de pareils attentats, & qu'il est fort rare de trouver tant de grandeur dans une ame noire. Je n'en dirai donc pas davantage
sur

sur le chapitre de *Sémiramis* & passerai à *Cléopatre*.

SI une Politique consommée, & beaucoup de dissimulation, suffisent pour donner de l'éclat au trône, personne ne l'eût sans-doute rempli plus dignement que cette princesse. On trouve en elle, depuis le commencement de son règne jusqu'à l'époque de sa mort, un mélange de coquetterie, de fermeté, & de fourberie, malgré lequel cependant on ne laisse pas de découvrir un certain fond de grandeur qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Jamais femme ne connut mieux le prix de ses charmes, & jamais femme ne sçût mieux les faire valoir.

Jules César, après la guerre l'*Alexandrie*, avoit remis *Cléopatre* dessus le trône ;

trône; &, pour la forme seulement, lui avoit associé son frère, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre ses mains. Quand il eût atteint l'âge de quinze ans, qui est le temps où, selon les loix du pais, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité roïale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

Dans cet intervalle, *César* avoit été tué à Rome par les conjurés, à la tête desquels étoient *Brutus* & *Cassius*: puis se forma le Triumvirat entre *Antoine*, *Lépide*, & *César Octavien*, pour venger la mort de *César*.

Gléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à *Allienus*, lieutenant du Consul *Dolabella*, quatre légions, qui étoient le reste des armées de *Pompée* & de *Craffus*, & qui faisoient
partie

partie des troupes que *César* lui avoit laissées pour la garde de l'Égypte. Elle avoit aussi une flotte toute prête à faire voile : mais une tempête l'empêcha de partir. *Cassius* se rendit maître de ces quatre légions. *Cléopâtre* sollicitée plusieurs fois par *Cassius* de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit, quelque temps après, avec une flotte nombreuse pour aller secourir *Antoine* & *Octavien*. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux ; & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Égypte.

Antoine, après la défaite de *Cassius* & de *Brutus*, à la bataille de *Philippes*, étant passé en *Asie*, pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient, ou d'Ambassadeurs, venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoient du ressort du Roï-

aume d'Égypte, avoient envoié du secours à *Cassius* contre *Dolabella*. Il cita *Cléopâtre* devant lui pour répondre du fait de ses gouverneurs, & lui envoia un de ses lieutenans, pour l'obliger à venir le trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les états de la Province.

Cette démarche, par ses suites, devint extrêmement funeste à *Antoine*, & mit le comble à ses maux. Son amour pour *Cléopâtre* aiant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre ou d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester.

Cléopâtre, fûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déjà si heureusement faite auprès de *Jules César*, espéra qu'elle pourroit aussi captiver *Antoine* avec la même facilité; d'autant-plus que le premier ne l'avoit connuë que
fort

fort jeune encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde; au-lieu- qu'elle alloit paroître devant *Antoine* dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. *Cléopâtre* avoit alors vingt-cinq ans. Elle fit provision de riches présens, de grosses sommes d'argent, & sur-tout d'habits & d'ornemens magnifiques; & plaçant encore plus ses espérances dans ses propres attraits, & dans les graces de sa personne, comme plus touchantes que l'or & les parures, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçût plusieurs lettres d'*Antoine* & de ses amis, qui étoient à Tarse, la pressant de hâter son voïage. Mais elle ne fit que rire de tous ces empressemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus; &, remontant ce fleuve, vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage

plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel paroïssoit cette Reine, habillée en Vénus, & environnée des plus belles filles de sa cour, dont les unes représentoient les Néréïdes, & les autres les Graces. Au lieu de trompettes, on entendoit les flutes, les haut-bois, les violes, & d'autres instrumens semblables, qui joüoient des airs passionnez, & la cadence des avirons, qui étoient maniés en mesure, rendoit cette harmonie encore plus agréable. On brûloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les eaux du fleuve, & sur ses rives couvertes d'une infinité de personnes que la nouveauté de ce spectacle avoit attirées. Dès qu'on scût qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarse sortit au devant d'elle, au point qu'*Antoine*, qui donnoit alors audience, vit son

son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses liçteurs & ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en masque chez Bacchus, pour le bien de l'Asie.

Elle ne fût pas plutôt descenduë à terre, qu'*Antoine* l'envoïa complimenter, & la faire inviter à souper : mais elle fit réponse à ses députés qu'elle souhaitoit de le regaler lui-même, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faisoit préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira sur-tout la beauté des lustres, qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont l'illumination faisoit un jour agréable au milieu de la nuit,

Antoine l'invita à son tour pour le lendemain. Quelques efforts qu'il eût fait

fait pour l'emporter sur elle, il se confessa vaincû soit pour la somptuosité, soit pour l'ordonnance du repas ; & il fût le premier a railler sur la mesquinerie & la grossièreté du sien, en comparaison de la richesse & de l'élégance de celui de *Cléopâtre*. La Reine, de son côté, voiant que les plaisanteries d'*Antoine* n'avoient rien que de grossier, & sentoient plus l'homme de guerre que l'homme de cour, le paie en pareille monnoie, sans l'épargner, mais avec tant d'esprit & d'agrément, qu'il ne s'en offensoit point. Car les graces & les charmes de la conversation, accompagnés de toute la douceur & de tout l'enjouement possibles, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins se défendre que de celui de sa beauté, & laissoient dans l'esprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé de l'entendre seulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le son de sa voix.

Il ne fût presque point mention des griefs formés contre *Cléopâtre*, qui, d'ailleurs, étoient sans fondement. Elle faisoit tellement *Antoine* par ses charmes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fût pour lors qu'à sa prière il fit mourir *Arfinoé* sa sœur qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane, comme dans une azyle assuré.

C'étoient tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. *Antoine*, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richesses étalées des toutes parts, & surtout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. Elle lui dit d'un air dédaigneux que tout cela étoit peu de chose, & lui en fit présent. Le repas du lendemain fût encore plus superbe. *Antoine*, à son ordinaire, y avoit amené

amené avec lui bon nombre de convives, tous officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé.

Ce fût sans-doute dans un de ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe racontent. *Cléopatre* plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'*Antoine*, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda d'un ton un peu échauffé ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajoûter à la magnificence de sa table ? *Cléopatre* lui répondit froidement qu'en un seul souper elle dépenseroit un million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & *Plancus* fût pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. *Antoine* supputoit la

la dépense ; demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter ; & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine ; ce n'est ici qu'un commencement ; & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On apporte une seconde table, & selon l'ordre qu'elle en avoit donné, on ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. *Antoine*, surpris d'un appareil si nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. *Cléopâtre* avoit à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vûës, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre, l'avalle. Elle se préparoit à en faire autant de l'autre. *Plancus* l'arrêta, & lui donnant gain de cause, déclara *Antoine* vaincu. *Plancus* eût grand tort d'envier à la Reine la gloire singulière & unique d'avoir en deux coups dévoré deux millions.

Cette Princesse, au milieu des passions les plus violentes, & de l'ennivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les Belles-lettres & pour les sciences. A la place de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, qui avoit été brûlée quelques années auparavant, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle *Antoine* contribua beaucoup, lui aiant fait présent des Bibliothèques qui étoient à Pergame, où il se trouva plus de deux-cents-mille volumes. Elle n'amassoit pas des livres simplement pour la parade : elle en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plûpart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes, & aux Parthes. Elle favoit encore plusieurs autres langues, au-lieu-que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte avoient à-peine pû apprendre l'Egyptien, & quelques uns d'entr'eux avoient

avoient même oublié le Macédonien qui étoit leur langue naturelle.

Je ne m'étendrai ni sur ses jalousies vis-à-vis d'*Octavie*, qu'elle regardoit comme sa rivale, prétendant être femme légitime d'*Antoine* ; ni sur tout ce qui se passa depuis les commencemens de sa connoissance avec ce Romain, jusqu'à l'événement qui en précipita la fin.

L'issuë de la bataille d'*Actium*, qui se donna le deux Septembre, à l'embouchure du golfe d'*Ambracie*, décida du destin de *César* & d'*Antoine* qui n'avoit suivi de conseils que ceux de sa maîtresse. Celle-ci effraïée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne, qui étoit de soixante vaisseaux de ligne avec lesquels elle fit voile vers le Péloponèse. *Antoine*, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même,

même, la suivit précipitamment, & céda à *César* une victoire qu'il lui avoit très-bien disputée jusques-là. Elle coûta pourtant encore cher au vainqueur ; car les vaisseaux d'*Antoine* se battirent si bien après son départ, que quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit qu'à la nuit ; desorte-que les troupes de *César* fûrent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, *César* voiant sa victoire complete, détacha une escadre pour poursuivre *Antoine* & *Cléopâtre*. Mais cette escadre désespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flotte. *Antoine*, étant entré dans le vaisseau amiral que montoit *Cléopâtre*, alla s'asseoir à la prouë, où, la tête appuyée sur les deux mains, & les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite,

&

& les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il se tint dans cette posture, & dans ces noires idées, pendant les trois jours qu'ils demeurèrent à se rendre à Ténare, sans voir *Cléopatre*, ni lui parler. Au bout de ce temps ils se revirent, & vécurent ensemble à l'ordinaire. Il restoit encore à *Antoine* son armée de terre, composée de dix-huit légions & de vingt-deux-mille chevaux, sous la conduite de *Canicius* son lieutenant. Cette armée eût pû faire tête à *César* & lui donner bien de la besogne. Mais, se voïant abandonnée par ses généraux, elle se rendit à *César*, qui la reçût à bras ouverts.

Forcé par la trahison de *Scarpus*, qui avoit aussi rendu à *César* son armée de Lybie, *Antoine* n'eût d'autre parti à prendre que de suivre *Cléopatre* dans Alexandrie. Cette Princesse, craignant qu'on ne lui en refusât l'entrée, si l'on aprenoit son malheur, fit couronner ses vaisseaux, comme si elle fût revenue victorieuse,

torieuse. A-peine fût-elle dans la ville, qu'elle fit mourir tous les grands seigneurs de son Roïaume, dont elle craignoit une révolte. *Antoine* la trouva occupée de cette sanglante exécution.

Elle passa de-là à un projet fort extraordinaire. Ce fût, crainte de tomber entre les mains de *César*, de faire transporter ses vaisseaux de la Méditerranée dans la Mer rouge, par l'Isthme qui n'a que trente lieues de largeur ; & de mettre ensuite tous ses trésors dans ces vaisseaux, & dans les autres qu'elle avoit déjà sur cette Mer. Mais les Arabes, qui demeuroient sur cette côte aiant brûlé tous les vaisseaux qu'elle y avoit, elle fût obligée d'abandonner ce dessein.

Changeant donc de résolution, elle ne songea plus qu'à gagner *César*, & à lui sacrifier *Antoine* que ses malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'esprit de cette Princesse. Quoiqu'elle
aimât

aimât jusqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour ; & la couronne lui étoit plus chère que son mari : aussi songeoit-elle à la conserver au prix la vie d'*Antoine*. Mais, lui cachant ses sentimens, elle lui persuada d'envoïer des ambassadeurs à *César*, pour négocier avec lui un traité de paix. Elle y joignit les siens : mais elle leur ordonna de traîter pour elle en secret.

César ne voulut point voir les Ambassadeurs d'*Antoine*, & renvoïa ceux de *Cléopâtre* avec une réponse favorable. Il souhaitoit passionnément s'affûrer de sa personne & de ses trésors : de sa personne, pour en honorer son triomphe : de ses trésors pour se mettre en état de païer les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Aussi lui laissa-t-il entrevoir de grandes espérances, si elle vouloit lui sacrifier *Antoine*.

Celui-ci

Celui-ci s'étoit retiré dans une maison champêtre qu'il avoit exprès fait bâtir sur les bords du Nil. Mais l'amour ne lui permit pas d'y rester long-temps tranquile. Il retourna à Alexandrie pour voir sa *Cléopatre* sans laquelle il ne pouvoit vivre. Il eût, pour lui plaire, la foiblesse d'envoier de nouveaux députés à *César*, pour lui demander la vie, même sous la condition honteuse de la passer à Athènes comme un simple particulier, pourvû-que le vainqueur assûrât le Roï-aume d'Egypte à *Cléopatre* & à ses enfans.

Cette seconde députation n'ayant pas mieux réüffi que la première, *Antoine* ne songea plus qu'à noier son chagrin dans les plaisirs & la bonne chère. Ils se regaloient tour-à-tour *Cléopatre* & lui, &, à l'envi l'un de l'autre, se donnoient tous les jours des repas magnifiques.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pouvoit arriver, ramassoit toutes sortes de poisons ; &, pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les Criminels condamnés à mort, qui étoient gardés dans les prisons. Aiant vû par ces expériences que les poisons qui étoient forts faisoient mourir promptement, mais dans de grandes douleurs, & que ceux que étoient doux caufoient une mort tranquile mais lente, elle essaia des morsures de bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Chaque jour elle faisoit une nouvelle épreuve. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne causoit ni convulsions ni tranchées, & qui, précipitant seulement dans une pesanteur & dans une assoupissement accompagnés d'une petite noirceur au visage, & d'un amortissement de tous les sens éteignoit doucement la vie. Desorte-que tous ceux qui étoient en cet état se fâchoient quand on les ré-

veilloit ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis. Ce fût-là le poison auquel elle se fixa.

Enfin la dernière trahison de *Cléopatre*, (dont, par ses ordres, l'amiral avoit baissé pavillon devant la flotte de *César*, au lieu de l'attaquer,) aiant ouvert les yeux à *Antoine*; il commença, mais trop tard, à ajoûter foi à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrêmité, il voulut se signaler par un acte extraordinaire de courage, capable, selon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoïa défier *César* à un combat singulier. *César* fit réponse que si *Antoine* étoit las de vivre, il avoit d'autres moiens pour mourir. *Antoine* se voïant donc mocqué par *César*, & trahi par *Cléopatre*, rentra dans la ville, & se vit dans le moment même abandonné de toute sa cavallerie. Alors, plein de rage & de désespoir, il courut au Palais dans le dessein

dessein de se venger de *Cléopâtre* : mais il ne la trouva point.

Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévu ce qui arriva, voulant se dérober à la colére d'*Antoine*, s'étoit retirée dans le quartier des tombeaux des Rois d'Égypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à *Antoine*, que préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'étoit donnée la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres où elle avoit aussi choisi sa sépulture. *Antoine*, trop crédule, ne se donna pas le loisir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être suspecte après toutes les infidélités de *Cléopâtre* : &, frappé de l'idée de sa mort, il passa tout-d'un-coup de l'excès de la colére dans les plus vifs transports de douleur, & ne pensa plus qu'à la suivre dans le tombeau.

Ayant pris cette funeste résolution, il s'enferma dans sa chambre avec un esclave, & s'étant fait ôter sa cuirasse il

lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le sein : mais cet esclave, plein de fidélité, d'affection & de respect pour son maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ses pieds. *Antoine* regardant cette action comme un exemple qu'il devoit suivre, s'enfonça son épée dans le corps, & tomba sur le plancher dans un ruisseau de son sang, qu'il mêla avec celui de son esclave.

Il arriva dans ce moment un officier des gardes de la Reine, qui vint dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de *Cléopâtre*, qu'il revint de son évanouissement : &, apprenant qu'elle vivoit encore, il souffrit qu'on pançât sa blessure ; & se fit ensuite porter à la forteresse où elle s'étoit enfermée. *Cléopâtre* ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque surprise : mais elle parût à une fenêtre haute & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attachâ *Antoine* ; & *Cléopâtre*, aidée

de

de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais spectacle ne fût plus touchant. *Antoine*, tout couvert de sang, & la mort peinte sur le visage, étoit guindé en haut, tournant ses yeux mourans vers *Cléopâtre*, & lui tendans ses foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ses derniers soupirs : & *Cléopâtre*, le visage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec un grand effort, pendant que ceux d'en-bas, qui ne pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eût tiré à elle, & qu'elle l'eût couché, elle déchira ses habits sur lui, se frappant le sein, se meurtrissant la poitrine ; &, lui essuiant le sang, avec son visage collé sur le sien, elle l'apelloit son Prince, son seigneur, son cher époux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupoit les cheveux d'*Antoine*, suivant la superstition des Païens, qui croïoient par
là

là soulager ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine, aiant repris ses sens, & voïant l'affliction de *Cléopatre*, lui dit pour la consoler, qu'il mouroit heureux puisqu'il mouroit entre ses bras ; &, qu'au-reste, il ne rougissoit point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincû par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie & son Roïaume, pourvû-qu'elle le pût faire avec honneur, & à se donner de garde des traîtres de sa cour, aussi-bien que des Romains de la suite de *César*, ne se fiant qu'à *Proculeius*. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même *Proculeius* arriva de la part de *César*, qui n'avoit pû retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vûë de l'épée teinte du sang d'*Antoine*, qu'on lui présenta. Il avoit ordre surtout de se rendre maître de *Cléopatre*, &

de

la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eût pourtant avec lui une conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau : il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlèrent assez long-temps ensemble ; elle demandant toujours le Roïaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de *César* tous ses intérêts.

Après qu'il eût bien observé le lieu, il alla faire son rapport à *César*, qui, sur l'heure, envoïa *Gallus* pour lui parler encore. *Gallus* s'approcha de la porte, comme avoit fait *Proculeius*, & parla comme lui au travers des fentes, faisant exprès durer la conversation. Pendant ce temps-là *Proculeius* approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré *Antoine* ; & , suivi de deux officiers qui étoient

étoient avec lui, il descendit à la porte où *Cléopatre* étoit à parler avec *Gallus*. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle, le voïant, s'écria toute éperduë, *Malheureuse Cléopatre vous voilà prise ! Cléopatre* tourne la tête, voit *Proculeius*, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujous à sa ceinture. Mais *Proculeius*, courant à elle très-promptement, & la prenant entre ses bras ; *Vous-vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort aussi à César*, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence. En même temps il lui arrache son poignard, & secouë ses robes, de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envöia un de ses affranchis, nommé *Epaphrodite*, auquel il commanda de la garder très-soigneusement, pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même ; & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer ; & il chargea

Proculeius

Proculeius de savoir de la Reine ce qu'elle defiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'étoit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe *Aréus*, & s'appuyant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoître publiquement le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'affit sur un tribunal qu'il fit élever ; & voïant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons : la première à cause d'Alexandre le grand leur fondateur : la seconde à cause de la beauté de leur ville : & la troisième à cause d'*Aréus*, un de leurs citoiens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant *Proculeius* s'acquittoit de sa commission près de la Reine, qui d'abord ne demanda rien à *César* que la permission d'ensevelir *Antoine*, qui lui fût accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique, suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir *Cléopâtre* dans les premiers jours de son deuil : mais lorsqu'il crût le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la permission ; voulant par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher son dessein. Elle étoit couchée sur un petit lit, dans un état fort simple & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promptement, & alla se jeter à ses genoux horriblement défigurée,

figurée, les cheveux en désordre, le visage effaré & sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, & le sein couvert de meurtrissures & de plaïes. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que sa beauté lui inspiroit, n'étoient pas entièrement éteintes : &, malgré le pitoïable état où elle étoit réduite, de ce fond même de tristesse & d'abattement, il en sortoit, comme d'un sombre nuage, des traits vifs, & des espèces de raïons qui éclatoient dans ses regards, & dans tous les mouvemens de son visage. Quoique presque mourante, elle ne désespéroit pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à *César* & à *Antoine*.

La chambre où elle le reçût étoit pleine des portraits de *Jules César*. “ Seig-
neur,” lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, “ voilà les images de celui qui
vous a adopté pour vous faire succéder

“ à l’empire Romain, & à qui je suis re-
“ devable de ma couronne.” Puis, tirant
de son sein les lettres qu’elle y avoit ca-
chées : “ Voilà auffi,” continua-t-elle
en les baifant, “ les chers témoignages
“ de fon amour.” Elle en lût ensuite
quelques-unes des plus tendres, accom-
pagnant cette lecture de paroles tou-
chantes, & de regards passionnés. Mais
elle emploïa inutilement tous ces arti-
fices : &, soit que ses charmes n’euffent
plus le pouvoir qu’ils avoient eu dans sa
jeunesse, ou que l’ambition fût la passion
dominante de *César*, il ne parût point
touché de sa vûë ni de son entretien ;
se contentant de l’exhorter à avoir bon
courage, & l’affûrant de ses bonnes in-
tentions. Elle s’apperçût bien de cette
froideur, dont elle tira un mauvais
augure : mais dissimulant son chagrin,
& changeant de discours, elle le remercia
des complimens que *Proculeius* lui avoit
faits de sa part, & qu’il venoit de lui re-
nouveler lui-même. Elle ajoûta qu’en
revanche

revenge elle vouloit lui livrer tous les trésors des Rois d’Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries & de ses finances. Et comme *Seleucus*, un de ses trésoriers qui étoit présent, lui reprocha qu’elle n’avoit pas tout déclaré, & qu’elle cachoit & retenoit une partie de ce qu’elle avoit de plus précieux ; outrée d’une telle insolence, elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Puis, se tournant vers *César*, “ N’est-ce pas
“ une chose horrible,” lui dit-elle, “ que
“ lorsque vous n’avez pas dédaigné de
“ me venir voir & que vous avez bien
“ voulu me consoler dans le triste état
“ où je me trouve, mes propres do-
“ mestiques viennent m’accuser devant
“ vous, sous prétexte que j’aurai réservé
“ quelques bijoux de femme, non pour
“ en orner une misérable comme moi,
“ mais pour en faire un petit présent à
“ *Octavie* votre sœur, & à *Livie* votre
“ épouse, afin que leur protection attire
“ de

“ de votre part un traitement favorable
“ à une infortunée Princesse ?”

César fût ravi de l’entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l’amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu’elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu’elle avoit retenus : & après l’avoir assurée qu’il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu’elle n’osoit l’espérer, il se retira, pensant l’avoir trompée ; & c’étoit lui qui le fût.

Ne doutant point que *César* n’eût dessein de la faire servir d’ornement à son triomphe, elle ne songea qu’à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu’elle étoit observée par les gardes qu’on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par tout ; & que d’ailleurs le temps pressoit, le jour du départ de *César* approchant. Pour le tromper donc
encore

encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'*Antoine*, & prendre congé de lui. *César* lui aiant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour affûrer *Antoine*, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs & de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans sa chambre. Puis elle se mit au bain, & du bain à la table, aiant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à *César* ; & aiant fait sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle, se mit sur un lit de repos, & demanda une corbeille où il y avoit des figues qu'un païsan venoit d'apporter.

ter. Elle la mit auprès d'elle ; & , un moment après, on la vit se coucher sur son lit, comme si elle se fût endormie. Mais c'est que l'aspic, qui étoit caché parmi les fruits, l'ayant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin avoit aussi-tôt gagné le cœur, & l'avoit tuée sans douleur, & sans qu'on s'en apperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laisser passer qui ne fût visité exactement : mais ce païsan travesti, qui étoit un fidèle serviteur de la Reine, jouïa si bien son personnage, & il parût si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le laissèrent entrer. Ainsi toute la prévoiance de *César* lui fût inutile.

Il ne douta point de la résolution de *Cléopâtre*, après avoir lû le billet qu'elle lui avoit écrit, pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'*Antoine* dans un même tombeau ; & il dépêcha promptement deux officiers

ciers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvèrent morte.

Cette Princesse étoit trop fière, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe, attachée au char du vainqueur. Déterminée à mourir, & par-là devenuë capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquile couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle avoit régné vingt-deux depuis la mort de son père. Les statues d'*Antoine* furent abbatuës, & celles de *Cléopatre* demeurèrent sur pied; un certain *Archibius*, qui avoit été attaché au service de *Cléopatre*, aiant donné mille talens à *César*, afin-qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'*Antoine*.

A P R E S

G

AP R È S avoir parlé de deux Princesses qui ont joué un aussi beau rôle dans l'histoire ; je sauterai tout-d'un-coup d'Egypte en Angleterre, pour en venir à *Baodicée*.

Præsætugus, Roi des Icènes, son mari, aiant laissé par son testament ses trésors à partager entre l'Empereur *Néron* & ses deux filles, dans la vûë que le premier prît ces Princesses sous sa protection, & qu'il n'oppressât pas ses sujets ; la mère & les filles s'attendoient à un sort paisible & tranquile par la sage précaution de *Præsætugus*. Mais il en arriva tout le contraire : car à peine ce Prince eût-il les yeux fermés, que les officiers de *Néron* se saisirent de tous ses effets au nom de leur maître. *Baodicée* sa veuve, femme d'un courage & d'un esprit au-dessus du commun, s'opposant à des procédés aussi injustes, ne s'en vit traiter qu'avec le
dernier

dernier mépris. Ces barbares, au-lieu de faire attention à des plaintes aussi bien fondées, poussèrent la cruauté jusqu'à la faire fouetter publiquement ; & portèrent même l'indignité jusqu'à abandonner les deux Princesses ses filles à la brutalité du soldat.

Les Brétons en furent si choqués, que toute l'Isle se révolta, & en vint aux armes. Les Icènes furent les premiers qui se soulevèrent, & furent immédiatement joints par les Trinobantes. *Venu-tius*, avec les siens, entra dans la ligue. En un mot, tout ce qui avoit auparavant reconnu l'autorité de Rome se souleva d'un commun accord, excepté la ville de Londres. Les auteurs Romains conviennent eux-mêmes qu'on ne pouvoit blâmer les Brétons du parti qu'ils avoient pris, vû l'injustice & la violence des officiers de l'Empereur. Les vétérans qu'on avoit envoïés, pour s'établir dans l'Isle, ne se faisoient pas le moindre scrupule de

s'emparer de leurs biens sans forme de procès. *Cætus Decianus*, qui étoit chargé des pleins-pouvoirs de *Néron*, sans le moindre respect pour les ordres de *Claude*, qui avoit assuré aux vaincûs la possession de leurs effets, les confisquoit au profit de son maître. C'étoit en vain que les Bretons lui représentoient l'irrégularité de ses procédés : il s'en mocquoit : & sans leur alléguer d'autres raisons que son bon plaisir, qu'il prétendoit réduire en loi, il ne songeoit qu'à ses intérêts, & à ceux de son maître. On assure que *Sénéque* lui-même, malgré tous ces beaux dehors de modération & de désintéressement, dont il fait parade dans ses écrits, mais qu'il ne réduisit jamais en pratique, fût une des principales causes de la révolte, en exigeant tout-d'un-coup le remboursement de certaines sommes qu'il avoit prêtées à usure aux Bretons. Tant de violences fomentèrent si bien dans l'esprit du peuple, que, fatigués de se
voir

voir soumis à un joug étranger ils résolurent unanimement de le fécoüer.

Vénutius, qui détestoit les Romains, fût enchanté de la révolte. Ceux même qui étoient les plus dans leurs intérêts s'en détachèrent, & firent cause commune avec le reste du païs pour recouvrer leur liberté.

Baodicée, brûlant du desir de se venger, se mit à la tête des rebelles, & leur représenta vivement qu'il falloit profiter de l'absence du Général des ennemis, & passer au fil de l'épée tous les Romains qui étoient dans l'Isle. Les Brétons y consentirent avec joie, & tombèrent à l'improviste, mais avec la dernière fureur, sur tous ceux qu'on avoit dispersés dans leur Colonie, que ceux-ci avoient pris plus de soin d'embellir que de fortifier, massacrant tout, sans distinction d'âge ni de sexe. On vit alors par des excès de cruautés inouïes jusqu'où peut aller

aller la rage d'une populace en furie. Les enfans à la mammelle se virent attachés au sein de leurs mères à la poitrine, dans le dessein fans-doute de faire souffrir à celles-ci une double mort. On poussa l'horreur jusqu'à couper le sein à de jeunes vierges, à qui on le fourra dans la bouche, pour leur faire pour ainsi dire manger leur propre chair. Les vétérans, qui, à Camelodunum s'étoient retirés dans un temple, où ils se croïoient en sûreté, préférèrent de se voir réduits en cendres, aux extrêmités de la faim. En un mot, les Brétons étoient si irrités qu'aucun Romain n'échappa : & l'histoire assure qu'il en périt quatre-vingt-mille dans le massacre.

Paulin aiant reçu avis de ce qui se passoit, quitta, sans perdre une minute, l'Isle du Man, pour faire face aux révoltés, qui avoient rassemblés cent-mille hommes sous les ordres de *Baodiccée*, dans qui ils supposoient que l'élégance de la taille, & son

son courage naturel, suppléeroient aux qualités requises dans un Général. Cette Princesse, brûlant du desir de venger les divers affronts qu'elle avoit reçûs, mouroit d'envie d'en venir aux mains avec *Paulin*; d'autant-plus que ne lui sachant que dix-mille hommes, elle comptoit avoir bon marché de ce peu de Romains. De l'autre coté, *Paulin* n'aïant pas de secours à espérer, sentoît combien sa position étoit critique. La neuvième légion, commandée par *Pac-tilius Cerealis*, venoit d'être taillée en pièces. *Poenius Posthumus*, qui étoit à la tête d'un détachement considérable de la seconde, refusa, contre toutes les loix du militaire, d'obéir aux ordres de son Général, & de se joindre à lui. Desorte-qu'il ne resta à *Paulin* que deux partis à prendre; l'un étoit de marcher à l'ennemi avec une poignée de monde; l'autre de se jeter dans une forteresse pour l'y attendre. Il prit le dernier, & se retira à Londres: mais il ne tarda pas à changer

à changer de résolution, sentant que, sous prétexte de sauver cette Colonie, il couroit risque de perdre toute la Province. Il en sortit donc, malgré les cris des habitans, qui le supplioient de ne pas les abandonner à la fureur & au ressentiment des rebelles. Il y avoit néanmoins peu d'apparence qu'avec sa petite armée il pût faire tête à cent-mille hommes. Mais c'est dans de pareils cas qu'un grand Général fait briller ses talens. *Paulin* sentit qu'il falloit vaincre ou mourir, n'ayant de secours à attendre que de loin, & le cas étant pressant. Desorte qu'au-lieu d'éviter les Brétons, qui marchaient à lui, il fût à leur rencontre.

Cette noble résolution anima si fort ses troupes, qu'elles le suivirent avec joie. Ce qui prouve combien opère sur l'esprit du soldat l'opinion qu'il a de son Général. Alors *Paulin* eût recours à ce que l'expérience lui avoit acquis pour contrebalancer le nombre de ses antagonistes.

Il choisit pour champ de bataille un terrain étroit, couvrant ses derrières d'une forêt, vis-à-vis d'une large plaine où les Bretons étoient campés. Il plaça ses légions dans le centre, environnées des troupes légères, & posta sa cavallerie sur ses ailes. Les bataillons & les escadrons ennemis fourmilloient dans la plaine; & , fiers de leur nombre, se regardoient comme sûrs de la victoire. Ils avoient placé leurs femmes & leurs enfans dans les chariots qui bordoient leurs retranchemens, pour les rendre témoins de leurs proüesses, & leur faire partager le butin.

Baodicée, montée sur un char, ses deux filles à ses côtés, parcouroit les rangs : & , pour animér, les différens peuples qui obéissoient à ses ordres, elle leur parla ainsi : “ Ce n'est pas aujourd'hui la
“ première fois que les Bretons ont été
“ victorieux sous la conduite de leurs
“ Reines. Quant à moi, je ne viens pas

“ ici vous étaler les avantages de ma
“ naissance. Ce n'est ni l'ambition ni
“ la soif des richesses qui m'animent :
“ je ne suis ici que comme simple parti-
“ culière : c'est vôtre liberté que je veux
“ recouvrer. Je songe à vous faire rendre
“ justice des torts que vous avez souff-
“ ferts, & à venger l'honneur de mes
“ filles. La lubricité des Romains est
“ montée à un tel point, que ni la jeune
“ ni la vieille ne sont en sûreté vis-à-
“ vis d'eux. Mais le bras vengeur de
“ la Divinité s'est déjà fait sentir sur
“ eux; car une légion, qui avoit osé nous
“ faire tête, s'est vüe taillée en pièces, &
“ les débris se sont vûs forcés ou de se
“ renfermer dans leur camp, ou de
“ chercher leur sûreté dans la fuite.
“ Deforte-que, bien-loin d'être à-même
“ de soutenir le choc d'une armée vic-
“ torieuse, l'idée seule du sort de leurs
“ compagnons leur feroit lâcher le pied.
“ Il ne vous reste ainsi, braves Brétons,
“ qu'à considérer vos propres forces, la
“ supériorité

“ supériorité que vous avez du côté du
“ nombre, & la justice de vôtre cause ;
“ & je suis sûre que vous-vous résoudrez
“ à vaincre ou mourir. En effet, la mort
“ n’est-elle pas cent fois préférable à la
“ honte de se voir exposé au joug des
“ Romains ? Songez que c’est pour la
“ liberté que vous avez les armes à la
“ main. Sans elle la vie est un fardeau.
“ Telle est mon opinion, quoique je ne
“ sois qu’une femme. S’il y a parmi
“ vous des hommes qui pensent différem-
“ ment, je ne les empêche pas de pré-
“ férer un honteux esclavage à une mort
“ glorieuse.” On dit qu’alors elle lâcha
un lièvre, qu’elle tenoit caché dans son
sein, pour qu’ils le prissent comme un
présage sûr de la victoire.

Paulin, de son côté, ne restoit pas oisif.
Quoique sûr de la valeur de ses troupes,
il les exhortoit à ne pas faire attention
aux fanfaronades & aux menaces des bar-
bares. “ Ne voiez-vous pas,” leur di-
oit-il, “ qu’il y a plus de femmes que

“ de soldats parmi les ennemis : d’ail-
 “ leurs, n’ayant ni armes, ni courage, ils
 “ ne pourront résister au poids de vos
 “ bras victorieux. Ce n’est presque ja-
 “ mais le nombre qui décide dans une
 “ bataille. Une poignée de braves gens
 “ suffit pour assurer la victoire : &
 “ moins vous êtes plus vôtre triomphe
 “ sera glorieux. Tout ce que je vous
 “ recommande est de ferrer vos rangs,
 “ & de combattre l’épée à la main,
 “ dès-que vous aurez épuisé vos traits.
 “ Au-reste ne vous amusez pas au pil-
 “ lage ; le butin ne peut nous manquer
 “ après la victoire.”

Cette harangue fût suivie d’une accla-
 mation générale. Le soldat montra tant
 de bonne volonté que *Paulin* fit sonner la
 charge. Les Romains lancèrent leurs
 dards sans quitter l’avantage de leur
 poste : mais leurs carquois se trouvant
 vuides, ils fondirent l’épée à la main sur
 les ennemis, secondés des troupes auxi-
 liaires,

liaires, qui se battoient d'autant-mieux qu'elles ne comptoient trouver de salut que dans la victoire.

Tant que les Romains ne firent que lancer leurs dards, les Brétons se flattoient qu'intimidés par le grand nombre de leurs adversaires, ils ne tarderoient pas à prendre la fuite. Mais, lorsqu'ils virent les légions s'ébranler, l'épée à la main, à pas lents & comptés, & ferrant leurs rangs, sans qu'on pût lire dans leur contenance le moindre signe de terreur ; le désordre se mit parmi eux : &, comme ils manquoient de chefs & d'officiers, il fût impossible de les rallier. Les Romains, s'appercevant de leur désordre, tombèrent sur eux avec furie, & mirent toute l'armée en déroute. Desorte-qu'il ne fût plus question que de songer à sauver sa vie par la fuite. Dans le même temps, la cavallerie Romaine aiant rompu celle des Brétons, en fit un carnage horrible. La quantité de leurs chariots

fût

fût même un obstacle à leur fuite. Les Romains ne firent quartier à personne, sans respecter ni âge ni sexe : tout leur servit de victime, femmes, enfans, & les chevaux mêmes furent sacrifiés à leur rage.

Sans-contredit, cette victoire est une des plus complètes qui se remportât jamais, s'il est vrai, comme le dit *Tacite*, qu'il y périt 80,000 Brétons ; tandis qu'il n'en coûta que quatre-cents hommes aux Romains, avec autant de blessés. *Baodicée* échapa aux poursuites du vainqueur : mais, pénétrée jusqu'au fond du cœur de la honte de sa défaite, elle s'empoisonna.

A V A N T

AVANT de quitter l'histoire ancienne, pour passer à des temps moins reculés, je dirai deux mots de *Zénobie*. Et, crainte d'ennuier mon lecteur par le récit de son histoire, je ne ferai qu'effleurer une partie du beau discours que cette Princesse fit à ses filles dans les jardins d'*Aurélien* ; discours où l'on verra des traits qui font un honneur infini à cette Reine infortunée de *Palmirénie*.

“ JE vous ai dit toutes ces choses, mes
“ filles, & je me suis étenduë plus que
“ je ne devois, pour vous faire com-
“ prendre qu'en toutes les actions de ma
“ vie je n'ai jamais eu aucune foiblesse.
“ Ne pensez donc pas qu'en la plus im-
“ portante de toutes celles que j'ai faites,
“ & en celle où il falloit le plus de cœur,
“ j'aïe manqué d'en avoir, comme j'en ai
“ eu dans toutes les autres. Non, mes
“ filles,

“ filles, je n’ai rien fait en toute ma vie
 “ qui me donne une plus grande satisf-
 “ faction de moi-même que d’avoir pû
 “ suivre un char de triomphe avec con-
 “ stance. C’est véritablement en ces
 “ occasions qu’il faut avoir l’ame grande.
 “ Qu’on ne me dise point qu’en ces ren-
 “ contres le désespoir, est une vertu, &
 “ la constance une foiblesse : non, le
 “ vice ne sauroit jamais être vertu, & la
 “ vertu aussi ne sauroit jamais être vici-
 “ euse. Qu’on ne me dise point encore
 “ que cette sorte de constance est plus
 “ propre à des Philosophes qu’à des
 “ Rois. Sachez, mes filles, quil n’y a
 “ nulle différence entre des Philosophes
 “ & des Rois ; si-non-que les uns en-
 “ seignent la véritable sagesse, & que les
 “ autres la doivent pratiquer. Enfin,
 “ comme les Souverains doivent de l’ex-
 “ emple à leurs sujets, & qu’ils sont en
 “ vûë de toute la terre, il n’est point de
 “ vertu qu’ils ne doivent suivre. Entre
 “ toutes celles qui sont néanmoins les
 “ plus

“ plus nécessaires aux Princes, la con-
“ stance est la plus illustre comme étant
“ la plus difficile : car pour ce désespoir
“ qui met le poignard à la main de ceux
“ qui veulent éviter la servitude, c’est
“ plutôt une foiblesse qu’une vertu. Ils
“ ne peuvent regarder la fortune quand
“ elle est irritée : elle ne veut pas plû-
“ tôt les attaquer qu’ils évitent de la
“ combattre : elle ne les veut pas plû-
“ détruire qu’ils aident eux-mêmes à son
“ dessein : par une foiblesse indigne
“ d’eux ils quittent la victoire à cette
“ volage : & par une action précipitée,
“ sans savoir souvent ce qu’ils font, ils
“ quittent leurs fers en quittant la vie,
“ dont ils n’ont aimé que les douceurs
“ sans en pouvoir souffrir les amertumes.

“ Pour moi, mes filles, qui suis dans
“ d’autres sentimens ; je tiens que qui a
“ vécu avec gloire doit mourir le plus
“ tard qu’il lui est possible ; & qu’à rai-
“ sonnablement parler, la mort précipi-

“ tée est plutôt une marque de remords,
 “ de repentir & de foiblesse, que de
 “ grandeur & de courage. Quelqu’un
 “ me dira, peut-être, que je suis d’un
 “ sang à ne devoir jamais porter de fers ;
 “ que *Cléopâtre* n’ayant pas voulu suivre
 “ le char d’*Auguste*, je ne devois jamais
 “ suivre celui d’*Aurélien*. Mais il y a
 “ cette différence entre cette grande
 “ Reine & moi, que toute sa gloire con-
 “ siste en sa mort, & que je fais consister
 “ la mienne en ma vie. Sa réputation
 “ ne lui eût pas été avantageuse, si elle
 “ ne fût morte de sa main ; & la mienne
 “ ne seroit pas au point où elle est, si je
 “ m’étois privée de la gloire de favoir
 “ porter des fers avec autant de grandeur
 “ d’ame que si j’eusse triomphé d’*Auré-*
 “ *lien*, comme il a triomphé de moi.

“ Si *Cléopâtre* eût suivi le char d’*Au-*
 “ *guste*, elle eût vû cent objets fâcheux,
 “ en traversant Rome, qui lui eussent
 “ reproché ses imprudences passées : le
 “ peuple

“ peuple lui auroit fans-doute fait en-
“ tendre par ses murmures une partie
“ des manquemens de sa conduite. Mais
“ pour moi, j'étois bien certaine de ne
“ voir à l'entour du char que je suivois
“ que des hommes que j'avois vaincûs
“ autrefois, & des témoins de ma valeur
“ & de ma vertu. J'étois, dis-je, af-
“ fûrée de n'ouïr rien de fâcheux, & de
“ n'entendre parler que de mon mal-
“ heur présent, & de mes victoires pas-
“ sées. Voilà, disoit ce peuple, *la vail-*
“ *lante Zénobie* : voilà cette femme qui
“ a remporté tant de victoires : admi-
“ rez sa constance en cette rencontre :
“ ne diroit-on pas que les chaines de
“ diamant qu'elle porte la parent plutôt
“ qu'elles ne l'attachent, & qu'elle mène
“ le char qu'elle suit ?

“ Enfin, mes filles, pendant que j'é-
“ tois toute chargée de fers, ou, pour
“ les mieux nommer, de chaines d'or &
“ de pierreries, comme une illustre es-

“ clave ; pendant toute la magnificence
 “ de ce triomphe, qui est sans-doute le
 “ plus fâcheux jour de la servitude ;
 “ j'étois libre dans mon cœur, & j'eus
 “ l'ame assez tranquille pour voir avec
 “ plaisir que ma constance arrachât des
 “ larmes de quelques-uns de mes enne-
 “ mis. Oui, mes filles, la vertu a de si
 “ puissans charmes que l'austérité Ro-
 “ maine n'y pût résister ; & je vis quel-
 “ ques-uns d'entr'eux pleurer la vic-
 “ toire d'*Aurélien* & mon infortune.

“ Au-reste, il ne faut pas avoir la foi-
 “ ble de laisser ébranler son ame par
 “ des choses qui ne la touchent point
 “ du-tout quand on est parfaitement
 “ sage. Tout ce grand appareil que l'on
 “ fait pour les triomphes ne doit point
 “ causer d'effroi à un esprit raisonnable :
 “ tous ces chariots d'or, ces chaines de
 “ diamant, ces trophées d'armes, &
 “ cette multitude de peuple qui s'amaf-
 “ sent pour voir cette funeste cérémonie,
 “ ne

“ ne doivent point faire de peur à une
“ personne généreuse. Il est vrai que
“ mes chaines étoient pesantes : mais,
“ quand elles ne blessent point l'esprit,
“ elles n'incommodent guères les bras
“ qui les portent. Pour moi, dans ce
“ déplorable état, je pensai plus d'une
“ fois que, comme la fortune avoit fait
“ que je suivois le char que j'avois moi-
“ même fait construire pour triompher ;
“ par une même révolution des choses
“ du monde, il pourroit arriver qu'un
“ jour on vous feroit des sceptres des
“ mêmes chaines que je portois. Mais
“ enfin quand cela n'arriveroit pas, ne
“ vous en affligez que modérément.—
“ Aïez plus de soin de vous rendre dignes
“ du trône que d'y remonter : car, de
“ l'humeur dont je suis, je fais plus de
“ cas d'un simple esclave quand il est
“ fidèle, que du plus puissant Roi du
“ monde quand il n'est pas généreux.
“ Songez donc, mes filles, à supporter
“ vôtre servitude avec plus de constance ;

“ & croïez certainement que si j’ai été
 “ vaincûë d’*Aurélien*, la mienne a sur-
 “ monté la fortune.

“ Il a assez parû dans la suite de ma
 “ vie que la mort ne m’épouvantoit point
 “ quand elle pouvoit m’être glorieuse.
 “ Je l’ai vûë cent fois sous un visage plus
 “ terrible que tous les désespérés ne
 “ l’ont jamais vûë. Le poignard de
 “ *Caton*, l’épée de *Brutus*, les charbons
 “ ardents de *Portie*, le poison de *Mi-*
 “ *thridate*, ni l’aspic de *Cléopatre*, n’ont
 “ rien de si effroïable. J’ai vû une
 “ grêle de dards & de flêches tomber
 “ sur ma tête ; j’ai vû cent javelines
 “ les pointes tournées contre mon cœur,
 “ & tout cela sans m’épouvanter.

“ Ne pensez donc pas que si j’eusse crû
 “ que la mort m’eût pû être glorieuse,
 “ je ne l’eusse trouvée en ma propre
 “ main. Elle étoit accoûtumée à vaincre
 “ les autres, elle auroit rompu mes fers

“ si je l’eusse voulu. Mais j’ai crû que
“ j’aurois plus de gloire à les porter sans
“ répandre des larmes, qu’à verser mon
“ sang par foiblesse ou par désespoir.
“ Ceux qui font consister leur satisfac-
“ tion en eux-mêmes, quittent le trône
“ avec moins de regrêts que ces autres
“ qui, ne rencontrant rien dans leurs
“ ames qui les contentent, sont con-
“ traints de trouver leur félicité dans les
“ choses qui leur sont étrangées.

“ Vous me demanderez peut-être ce
“ qui reste à faire à des Princesses qui
“ ont perdu l’empire & la liberté? Je
“ vous répondrai avec raison, que, puis-
“ que les Dieux ont voulu donner une
“ si noble matière à vôtre courage, vous
“ êtes obligées d’en bien user, & de faire
“ connoître à toute la terre par vôtre
“ patience & vôtre vertu, que vous étiez
“ dignes du sceptre qu’on vous a ôté, &
“ que les fers qu’on vous a donnés sont
“ indignes de vous.

“ Voilà,

“ Voilà, mes filles, ce qui vous reste
“ à faire : & si vous pouvez vous laisser
“ toucher à mon exemple & à mes rai-
“ sons, vous trouverez que la vie pourra
“ vous être encore douce & glorieuse.
“ Vous avez du-moins cet avantage,
“ qu'en l'état qu'est vôtre fortune, elle
“ ne sauroit devenir plus mauvaise qu'-
“ elle est : desorte-que si vous pouvez
“ une fois vous y accoûtumer, rien ne
“ pourra plus après troubler vôtre repos.
“ Souvenez-vous que de tant de millions
“ d'hommes qui sont au monde, il n'y
“ en a pas cent qui portent des cou-
“ ronnes : & croïez-vous, mes filles,
“ que tous ces hommes soient malheu-
“ reux ? & qu'hors du trône il ne puisse
“ y avoir de douceur ? si la chose est
“ ainsi, oh ! que vous êtes abusées ! Il
“ n'est point dans la vie de condition
“ qui n'ait ses peines & ses plaisirs : la
“ véritable sagesse est de savoir égale-
“ ment bien user de tous si la fortune
“ vous les fait éprouver. Ceux qui se
“ font

“ font mourir eux-mêmes ne savent pas
“ que tant qu'on est vivant on est en état
“ d'acquérir de la gloire. Il n'est point
“ de Tiran qui puisse m'empêcher d'im-
“ mortaliser tous les jours mon nom,
“ pourvû-qu'il me laisse vivre, & que je
“ sois vertueuse. Mon silence même,
“ s'il me faisoit souffrir quelque sup-
“ plice que j'endurasse constamment,
“ ne laisseroit pas de parler pour moi.

“ Vivons donc, mes filles, puisque
“ nous pouvons le faire avec honneur,
“ & qu'il nous reste encore des moïens
“ de témoigner nôtre vertu. Le sceptre,
“ le trône, & l'Empire que nous avons
“ perdus, ne nous ont été donnés que
“ par la Fortune ; mais pour la const-
“ ance elle vient directement des Dieux.
“ C'est de leurs mains que je l'ai reçûë,
“ & c'est pour cela que vous devez l'imi-
“ ter. Elle est la véritable marque des
“ Héros, comme le désespoir l'est des
“ foibles ou des inconsiderés.

“ Ne vous mettez donc point en peine
 “ de ce que la postérité dira de moi ;
 “ & ne craignez pas que le jour du tri-
 “ omphe d'*Aurélien* aît terni toutes mes
 “ victoires ; puisque, comme je vous l'ai
 “ dit, c'est le plus glorieux de ma vie.
 “ D'ailleurs j'ai sçû qu'*Aurélien* a fait
 “ un portrait, en parlant au Sénat, qui
 “ me fera connoître à nos neveux. Con-
 “ servez-le, mes filles, afin que, quand
 “ je ne serai plus, le souvenir de ce que
 “ j'ai été vous oblige à être toujourns ce
 “ que vous devez être. Voici les cou-
 “ leurs dont *Aurélien* s'est servi dans ce
 “ tableau :

“ *Fai appris, a-t-il dit, qu'on me re-*
 “ *proche comme une chose peu digne d'un*
 “ *grand courage, d'avoir triomphé de Zé-*
 “ *nobie. Mais ceux qui me blâment ne*
 “ *sauroient quelle louange me donner, s'ils*
 “ *savoient quelle étoit cette femme ; com-*
 “ *bien elle étoit avisée en ses conseils ; com-*
 “ *bien elle se monroit courageuse & con-*
 “ *stante*

“ stante en l'ordre qu'elle tenoit ; combien
 “ elle étoit impérieuse & grave à l'endroit
 “ des gens de guerre ; combien elle étoit
 “ libérale quand ses affaires l'y obligeoient ;
 “ & combien elle étoit sévère & exacte
 “ quand la nécessité l'y contraignoit. Je
 “ puis dire que ç'a été par son moïen qu'O-
 “ donat a vaincû les Perses, & poursuivi
 “ le Roi Sapor jusqu'à Stesiphonte. Je
 “ puis assûrer que cette femme avoit telle-
 “ ment rempli l'Orient & l'Egypte de la
 “ terreur de ses armes, qui ni les Arabes,
 “ ni les Sarrasins, ni les Arméniens n'osoi-
 “ ent remuer. Que ceux donc à qui ces
 “ choses ne plaisent pas se taisent ; car s'il
 “ n'y a point d'honneur d'avoir vaincû &
 “ d'avoir triomphé d'une femme, que diront-
 “ ils de Gallienus, au mépris duquel cette
 “ Princesse a scû maintenir son Empire ?
 “ Que diront-ils de Claudius, Prince saint
 “ & vénérable, qui, étant occupé aux
 “ guerres des Goths, par une louable pru-
 “ dence, a bien voulu souffrir qu'elle ré-

“ gnât ; afin que cette Princesse, occupant
 “ ailleurs ses armes, il pût plus aisément
 “ achever ses autres entreprises ?

“ Voilà, mes filles, ce que mon vain-
 “ queur a dit de moi, quoique j'aie suivi
 “ son char. Aïez la même équité, je
 “ vous en conjure ; & croïez que qui-
 “ conque a vécu de cette sorte n'a que
 “ faire de se donner la mort, pour im-
 “ mortaliser son nom.”

Peut-on lire quelque chose de plus noble & de mieux frappé que ce discours ? Aussi *Zénobie* réussit-elle à dissuader ses filles du dessein qu'elles avoient formé de mourir. Elles sûrent s'attirer le respect de toutes les Dames de Rome, & s'y marièrent dans les premières familles. Ces jardins dont *Aurélien* leur fit présent sont ce qu'on appelle aujourd'hui *Tivoli* ; que beaucoup de gens connoissent sans savoir qu'ils ont autrefois appartenu à *Zénobie*.

Les différentes histoires que je viens de citer sont si éloignées de nos jours qu'elles ont pour ainsi dire l'air fabuleux. Je vais donc me rapprocher davantage en parlant de la Reine ELIZABETH, qui mériteroit à juste titre le nom de Grande, ne fût-ce que pour n'avoir jamais consulté, dans toutes ses démarches, que le bien & l'inclination de ses sujets.

MALGRE' que, depuis longtemps, les Ministres de *Marie* se fussent doutés que sa fin approchoit, sa mort ne laissa pas de les jeter dans la dernière perplexité. Ils étoient tous Catholiques. C'étoient eux qui avoient suggéré, ou du-moins approuvé la rigoureuse persécution sous laquelle gémissent les Protestans : & ceux-ci, suivant toutes les apparences, alloient à leur tour prendre

le dessus. Ceci leur fit tenir secrete pendant quelques heures, la mort de *Marie*; afin de pouvoir délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. Mais, comme le Parlement étoit assemblé, il ne dépendoit pas d'eux de rien déterminer quant à la succession, d'autant-plus qu'*Henri VIII.* n'avoit laissé aucun doute à ce sujet dans son testament, qui avoit été confirmé par un acte de Parlement, sans-qu'il eût jamais été rappelé. Desorte-qu'ils se bornèrent à faire notifier aux deux Chambres la mort de la Reine; & c'est tout ce qu'ils pouvoient en pareil cas.

Les Pairs furent les premiers à qui on en donnât avis: &, sans perdre de temps, ils se mirent à examiner les droits des différentes personnes qui pouvoient prétendre au trône. S'il eût s'agi de décider de ces droits par les loix civiles, ou suivant la coûtume, la chose eût été très-difficile, parce-que les différens divorces d'*Henri*, joints à plusieurs actes de Parlement

lement qui se contredisoient manifestement, eussent rendu la matière des plus compliquée. Mais, comme en Angleterre le Parlement, qui comprend le Roi, les Pairs, & les Communes, est le suprême Législateur ; ce sont toujours les loix qui décident, à-moins-que la force ne s'y oppose. Ce même Parlement avoit passé un acte qui autorisoit *Henri* à régler l'ordre de la succession dans sa famille, suivant son bon plaisir. Conséquemment il avoit nommé *Elizabeth* pour succéder à sa sœur *Marie* ; quoiqu'elles eussent l'une & l'autre été déclarées bâtarde. Le droit d'*Elizabeth* à la couronne ne pouvoit donc lui être disputé par le Parlement, puisqu'il dériroit de l'acte par lequel on avoit permis à *Henri* de régler sa succession. D'ailleurs, personne n'ignoroit que si ce Monarque avoit fait casser son mariage avec *Anne de Boleyn*, mère d'*Elizabeth*, & que si en conséquence celle-ci avoit été déclarée bâtarde ; ce n'étoit que par un pur caprice,

price, auquel le Parlement avoit semblé se prêter, plutôt pour lui plaire que pour faire un acte de justice. Mais, supposé que les Lords eussent exclû *Elizabeth*, sur qui eussent-ils pû fixer leur choix sans exposer le Roïaume au danger le plus évident? J'entrerai dans quelque détail à ce sujet, parce-que les particularités en sont nécessaires pour jetter du jour sur le règne d'*Elizabeth*.

Il y avoit, à la mort de la Reine défunte, trois différentes personnes qui pouvoient prétendre à la couronne; savoir *Elizabeth* sa sœur,—*Marie* Reine d'Ecosse, petite-fille de *Marguerite*, sœur aînée d'*Henri VIII*.—& *Françoise Duchesse de Suffolk*, fille de *Marie*, sœur cadette de ce Monarque. Les droits d'*Elizabeth* étoient fondés, comme je viens de l'observer, sur le testament de son père, confirmé par acte de Parlement. Il est vrai que de son côté *Marie* pouvoit objecter qu'*Elizabeth* avoit été déclarée bâtarde

tarde par un autre acte de ce même Parlement qui n'avoit pas été rappelé ; que jamais bâtard, depuis *Guillaume le Conquérant*, n'avoit porté la couronne d'Angleterre ; que, suivant les loix du païs, les bâtards n'avoient aucun droit à la succession de leurs pères ; & qu'il s'en suivoit naturellement que le trône appartenoit aux descendans de *Marguerite* fille ainée d'*Henri VII.* Quant à la *Duchesse de Suffolk*, elle pouvoit alléguer qu'*Elizabeth* étant bâtarde, & la Reine d'Ecosse étrangère, sans que même il eût été fait mention d'elle dans le testament d'*Henri VIII.* la couronne sembloit appartenir de droit à la postérité d'*Henri VII.*

Je ne m'étendrai pas sur tous les débats qu'il y eût à cette occasion dans les deux Chambres, qui, à la fin, résolurent de se déclarer pour *Elizabeth.* Cette Princesse, instruite de la décision du Parlement, partit de Hatfield le 19 de No-

vembre 1558, & arriva à Londres, suivie d'une quantité de Seigneurs & de Dames, & au milieu des acclamations réitérées du peuple. Elle avoit alors vingt-cinq ans, étoit passablement belle; mais rien n'égaloit l'air de grandeur & de majesté qu'on lui voïoit. Ce qui, sur-tout, la rendit bientôt l'idole du peuple, fût cet air d'affabilité qui lui gagnoit d'abord le cœur de tous ceux qui en approchoient. Elle avoit trop d'esprit & de bon sens pour ne pas sentir de quelle conséquence il étoit pour elle de se faire aimer de ses sujets, puisque c'étoit l'appui le plus sûr de son trône, comme la suite le fera connoître. Aussi le changement de sa fortune n'en apporta-t-il aucun à ses manières; & bien loin de diminuer en rien de son affabilité depuis son élévation, elle se fit au contraire une étude de l'augmenter au point qu'on l'accusa d'avoir été un peu *Comédienne* sur cet article, & d'outrer même son rôle.

Son

Son premier soin, après avoir reçu les complimens usités sur son accession au trône, fût d'envoier des Ambassadeurs aux principales cours de l'Europe pour la leur notifier. *Karne* même, qui étoit à Rome depuis la mort d'*Edoüard VI.* eût ordre de faire part au Pape de celle de *Marie*, & de l'accession d'*Elizabeth*.

Je vais actuellement effleurer les principaux événemens du règne de cette grande Reine ; ne pouvant, dans l'espace borné que je me suis prescrit, m'étendre plus au long : ce que je ferai avec plus d'exactitude dans l'HISTOIRE d'ANGLETERRE, à laquelle je travaille.

Comme, dès son avènement à la couronne, *Elizabeth* avoit formé le plan de rétablir la Religion Protestante sur les débris de la Catholique ; elle ne tarda pas à mettre les fers au feu pour exécuter son projet. Elle crût que son premier pas devoit être de changer les Ma-

gistrats des différentes Villes & Comtés, qui, au décès de *Marie*, étoient presque tous Catholiques. Ceux-ci furent donc renvoïés, & la Reine n'emploïa à leur place que des Protestans.

Aussi-tôt après elle convoqua un nouveau Parlement, composé de gens qu'elle avoit choisis, & sur qui elle pouvoit compter. Ce Parlement débuta par faire revivre les loix d'*Edouïard VI.* au sujet de la Religion. Les créatures d'*Elizabeth*, qui étoient à la tête du Magistrat, veillèrent à ce que les loix fussent exécutées à la lettre. Desorte-que peu de mois après la mort de *Marie*, il fût aussi criminel d'aller à la messe, qu'il l'eût été de son vivant d'aller au prêche. Tous ceux du Clergé qui refusèrent de se conformer au nouveau réglément perdirent leurs bénéfices, & se virent remplacés par des Protestans. En un mot, la Réforme fit des progrès aussi rapides sous *Elizabeth*, qu'avoit fait la Religion Catholique sous le

régne

règne précédent ; excepté que sous la
 nouvelle Reine personne ne perdit la vie
 pour cause de Religion. Qu'on ne croïe
 pas, au-reste, qu'elle parvînt aussi vite à
 changer les cœurs. Ce n'est pas en fait
 de dogmes qu'on se pique le plus générale-
 ment d'obéissance à son Prince. Ceux
 qui, dans le fond du cœur, étoient vrai-
 ment Catholiques sous *Marie*, le resté-
 rent sous *Elizabeth* ; demême-que ceux
 qui, sous *Edoüard VI.* avoient de bonne
 foi embrassé la Réformation, demeuré-
 rent Protestans *in petto* ; quoique par
 politique, ils affectassent de donner des
 marques extérieures du contraire. D'où
 l'on peut conclurre, que l'on n'avoit, à
 proprement parler, fait que changer de
 nom sous les régnes précédens ; que les
 sujets n'avoient cherché qu'à se monter
 sur le ton de leurs Princes ; & que le
 nombre des Catholiques devoit encore
 être très-considérable. Il n'y avoit guères
 plus de vingt ans que la Religion Pro-
 testante avoit commencé ; & dans ce peu
 de

de temps le service divin avoit quatre fois changé de forme. Cependant le bon sens ne nous permet pas de croire que toute une Nation aît si souvent passé d'une opinion à une autre, par déférence aux caprices de ses maîtres.

Au-reste, malgré qu'après qu'*Elizabeth* eût de nouveau introduit le Protestantisme en Angleterre, il y restât beaucoup de Catholiques ; il est néanmoins vraisemblable qu'il y avoit encore plus de Réformés. Aussi est-il naturel de concevoir que tous ceux qui persistoient dans leurs anciens sentimens étoient en secret ennemis de la Reine ; qu'ils soupiroient dans le fond du cœur après le rétablissement de l'ancienne Religion ; & qu'ils n'attendoient que l'occasion de placer une Princeesse Catholique sur le trône : ce qui engagea *Elizabeth* à avoir toujours l'œil sur ses sujets.

Le cas où se trouvoit cette grande Princesse étoit des plus épineux. Outre diverses Puissances, parmi lesquelles le Pape n'étoit pas le moins redoutable, qu'elle avoit sur les bras ; elle se méfioit encore des Irlandois, & d'une partie des Anglois. Sans allié, qui pût la secourir ou l'aider de ses conseils, elle ne pût trouver de ressource que dans sa propre tête. Il n'y avoit que sa prudence, la justesse de ses démarches, ou la fidélité de ses sujets qui pussent la tirer d'affaires. Ce furent les seuls moïens, qu'elle se résolut d'emploïer ; & elle fit bien ; car, si elle n'eût sçû gagner les cœurs de ses peuples, en remettant ses intérêts entre leurs mains, elle n'y fût jamais parvenuë autrement. Elle prévoïoit qu'elle seroit souvent dans le cas de recourir à leurs bourses : & le seul moïen de pouvoir y puiser étoit de s'en faire aimer : aussi fût-ce là sa maxime fondamentale, & la base de toutes ses actions pendant le cours de son règne. Il est

vrai qu'heureusement pour cette Princesse, elle avoit le cœur & l'ame d'une telle trempe que de sa vie elle ne s'écarta de cette règle ; & qu'on peut affirmer que jamais Roi d'Angleterre ne fût plus aimé de ses sujets qu'*Elizabeth*. Aurreste, pour convaincre le lecteur que c'est avec justice que j'en fais ce bel éloge, j'entrerai dans quelques détails ultérieurs sur cet article.

Il n'y a pas de doute que le nombre des Protestans ne l'emportât de beaucoup sur celui des Catholiques : n'avoit-elle donc pas raison de favoriser les premiers ? Protestante elle-même, elle trouvoit un double plaisir en se déclarant pour la Religion qu'elle professoit, & en s'affermissant de plus en plus sur le trône. Ajoûtez à cela que rien ne captive plus à un Prince les cœurs de ses peuples, que lorsqu'il régle ses finances de façon à ne pas se voir obligé à surcharger d'un jour à l'autre le país de nouvelles tailles. C'é-

toit-

toit-là une qualité qu'*Elizabeth* possédoit au suprême degré. Elle pouffoit même souvent l'œconomie à un tel point, que quelquefois ses Ministres la taxèrent d'avarice. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il y avoit tant d'ordre dans ses dépenses, qu'on ne lui vit jamais enrichir ses favoris des deniers publics, ni les employer en choses superflües. Cela n'empêchoit cependant pas que lorsqu'il le falloit absolument, elle ne répandit l'argent à pleines mains. La France, l'Espagne & l'Ecosse en firent plus d'une fois l'expérience. Aussi les Anglois avoient-ils une si haute opinion de son œconomie, que jamais Parlement ne lui refusa les subsides qu'elle demanda, & que jamais le peuple ne murmura lorsqu'ils furent accordés.

Elizabeth avoit encore une autre qualité qui acheva de lui gagner le cœur des Anglois ; c'est que jamais ses Ministres n'eurent assez de pouvoir sur elle pour

M l'engager

l'engager à se servir de mauvais sujets, ou à les distinguer. Elle sentoit que c'étoit avilir les postes d'honneur que d'en disposer en faveur de personnes qui ne pussent en soutenir l'éclat par leur vertu ; & elle eût crû faire un vol au mérite en nommant à un emploi quelqu'un qui n'eût rien fait pour l'obtenir. Elle étoit sûre, en suivant cette maxime, de ne désobliger personne ; parce que supposé qu'un Seigneur eût pû prétendre à quelques marques de distinction ; qu'on la lui eût refusée ; & qu'après cela on l'eût accordée à un autre qui de toute façon lui eût été inférieur ; le premier eût sans-doute eu lieu de se plaindre ; ce qui ne pouvoit jamais arriver, vû la règle que la Reine s'étoit prescrite, règle dont elle ne se départit presque jamais pendant le cours de son règne.

Pour mettre le comble à ses vertus, *Elizabeth* se piquoit de faire rendre justice à chacun avec la dernière impartialité.

alité. Ses plus chers favoris l'éprouvèrent, lorsqu'ils abusèrent de ses bontés, ou qu'ils s'écartèrent de leur devoir. Il est vrai que comme il étoit de son intérêt de se faire aimer du peuple, elle n'épargnoit rien pour y parvenir. On n'a cependant pas droit d'en conclurre, comme certains auteurs ont voulu l'avancer, que tout n'étoit en elle que dissimulation ; d'autant qu'il n'est pas impossible que souvent nos goûts s'accordent avec nos intérêts. *Elizabeth* étoit foncièrement attachée à la Religion Protestante ; & son bien-être vouloit en même temps qu'elle en fût l'appui. Son goût naturel pour l'œconomie s'accordoit fort bien avec les circonstances où elle se trouvoit, circonstances qui exigeoient qu'elle ne dépensât pas un sol mal-à-propos. Douée elle-même de bonnes qualités, elle estimoit la vertu dans les autres. Il n'est donc pas surprenant quelle ne pût récompenser autre chose que le vrai mérite. Et, pour finir, si elle eût été moins stricte

sur l'observation de la justice, on l'eût peut-être attribué à la foiblesse de son sexe ; ce qui eût pû engager les Grands du Roïaume à s'oublier.

Ses premières démarches politiques furent relatives aux troubles de l'Ecosse. Mais, comme cet article seul fourniroit un volume, je glisserai dessus, pour passer à quelque chose de plus intéressant, qui est d'apprendre au lecteur le nom des différens personnages qui aspirèrent à l'épouser.

Quoiqu'elle eût plus d'une fois déclaré à son Parlement qu'elle ne songeoit pas à se marier, on n'ignoroit cependant pas que de pareilles résolutions sont sujettes au changement ; d'autant-plus qu'il y avoit nombre de Princes & de Seigneurs qui se flattoient de lui inspirer des préjugés plus avantageux pour l'hymen. *Charles*, Archiduc d'Autriche, fils cadet de l'Empereur *Ferdinand*, le Roi de Suède,

Suède, & le Duc d'Holstein, l'avoient déjà faite sonder à ce sujet. Le Comte d'*Arran*, fils du Duc de *Chatelerault*, comptant sur la stérilité de la Reine *Mari*e, & se regardant en conséquence comme héritier présomptif de l'Ecosse, ne doutoit pas que pour réunir les deux Roïaumes, *Elizabeth* ne le préférât à tous ses concurrens.

D'autres, aussi passionnés, mais moins entreprenans, parce-qu'ils étoient sujets, n'osoient se déclarer hautement ; & se contentoient de lui laisser deviner leurs vûës par la délicatesse de leurs soins. Quelques-uns même s'adressèrent à des Dames de leurs amies, pour parler en leur faveur. L'un prônoit sa naissance, & l'autre son mérite, tandis-qu'un troisiéme faisoit l'éloge de son cœur, & des graces de sa personne. En un mot, jamais comme elle femme ne se vit attaquée de tous côtés.

Le Comte d'*Arundel*, d'une des premières maisons du Roïaume, quoique presque déjà sur le retour, s'imaginant que la Reine épouserait plus volontiers un fujet qu'un Souverain ; se mit dans la tête que personne plus que lui ne pouvoit prétendre à cet honneur. Le Chevalier *Pickering*, à qui *Elizabeth* avoit donné quelques marques d'estime particulière, eût assez d'amour-propre pour se flatter qu'elle ne s'en tiendrait pas là.

Mais personne ne faisoit monter si loins ses espérances que *Robert Dudley*, fils du feu Duc de *Northumberland*. La Reine le préféroit hautement à tous ceux qui avoient l'honneur d'approcher de sa personne. Elle sembloit même témoigner tant d'inclination pour lui, qu'on crût pendant long-temps qu'elle avoit résolu de l'épouser. Elle l'avoit fait son grand Ecuier à son avènement au trône, & lui avoit en même temps donné l'ordre de la jarrettière. Toutes les graces passaient par

par son canal : ce qui fit connoître à cette Princesse qu'elle avoit plus que de l'estime pour lui. Lorsqu'on parloit de ce seigneur à la cour, on disoit simplement *Mylord*, comme si on eût voulu dire *Mylord* par excellence. Quand cependant on en venoit à examiner sur quoi pouvoient être fondées des distinctions aussi marquées, on ne trouvoit absolument rien qui pût frapper des yeux aussi perçans que ceux d'*Elizabeth*. Si *Dudley* avoit des vertus, ses vices les effaçoient ; desortequ'on ne pouvoit s'en prendre qu'aux planettes du goût de la Reine, qu'on supposoit prédominée par la force des constellations & de la sympathie. Quoiqu'il en soit, il faisoit la pluie & le beau temps à la cour ; & on lui communiquoit les affaires les plus secretes. Les Ambassadeurs alloient lui rendre compte de leurs négociations ; & quiconque avoit des graces à demander s'adressoit à lui, à moins de vouloir échoüer ; car c'étoit une faute qu'il ne pardonnoit pas.

Le premier trait d'éclat que je trouve dans l'histoire d'*Elizabeth*, est le traité qu'elle signa avec le Vidame de Chartres en faveur des Huguenots ; traité par lequel cette Princesse s'engageoit à leur fournir cent-mille écus, & six-mille hommes d'Infanterie, dont la moitié devoit être employée à la défense de Dieppe & de Rouën, & le reste mis en garnison au Havre, qu'*Elizabeth* devoit garder jusqu'à-ce-qu'on lui remît Calais. *Paul de Foix*, qui étoit alors Ambassadeur de France en Angleterre, aiant eu vent de ce traité, s'en plaignit ; & demanda à la Reine qu'en vertu du traité de Cateau, elle lui livrât le Vidame & ses adhérens. Elle lui répondit qu'elle en écriroit au Roi de France ; ce qu'elle fit en effet : mais, ne pouvant obtenir de conditions pour ce seigneur, elle ne se crût pas obligée à le remettre entre les mains des François.

Cependant

Cependant comme les six-mille Anglois n'avoient mis en mer qu'au mois de Septembre, ils trouvèrent à leur arrivée le Roi de Navarre aux portes de Roüen ; ce qui les fit partager en deux corps, dont l'un se jetta dans Dieppe, & l'autre prit possession du Havre, suivant l'esprit du traité de Londres. *Elizabeth* avoit nommé le *Comte de Warwick* gouverneur de cette place. Dans cet intervalle Roüen fût emportée d'assaut, & le Roi de Navarre, qui avoit été blessé au siège mourût à son retour à Paris. Ce fût vers la fin de cette année que se donna la bataille de Dreux, entre les Huguenots & les Catholiques, où la perte fût à-peu-près égale des deux côtés. Le Prince de *Condé*, & le Connétable de *Montmorenci*, qui commandoient les deux armées, furent l'un & l'autre faits prisonniers ; mais le Roi de France demeura maître du champ de bataille. Le Prince de *Condé*, ne se trouvant plus en état de figurer à la tête de son parti, l'amiral de

Chatillon prit le commandement de l'armée.

Je passe sous silence tout ce qui a rapport aux affaires d'Ecosse, dont je ne dirai rien jusqu'à-ce-que j'en vienne à la mort de *Marie Stuart*.

En 1564 la paix se conclût entre la France & l'Angleterre, & fût signée à Troyes en Champagne l'onze Avril. Chacun se reservoit ses droits & ses prétentions, sans rien spécifier, pas même la restitution de Calais. Néanmoins, lorsque le temps fût expiré, la Reine envoïa les Chevaliers *Smith* & *Winter*, pour demander qu'on lui remît cette Place conformément au traité de Cateau. Mais le Monarque François ne songeoit à rien moins qu'à s'en deffaisir. Si *Elizabeth* ne se fût point trouvée d'autres affaires sur les bras, elle eût bientôt scû faire valoir ses droits en déclarant la guerre à la France. Mais sa position étoit critique :

il

il s'agissoit de se maintenir sur le trône, & non de faire des conquêtes.

Le massacre de la St. Barthelémi qui arriva en 1572, aiant révolté toute l'Europe contre *Charles IX.* ce Prince crût devoir ménager la Reine *Elizabeth.* Quoiqu'il eût fait périr une bonne partie de ses sujets Protestans, il voïoit ceux qui étoient échappés tous prêts à prendre les armes pour se soustraire à sa furie. La Rochelle, qui étoit leur boulevard, refusoit de lui ouvrir ses portes ; & les Huguenots du Languedoc venoient de se révolter. Aussi n'épargna-t-il rien pour cajoler la Reine, & l'empêcher de secourir les derniers. Lorsqu'il lui fit parler à ce sujet, elle lui répondit par le canal de son Ambassadeur, qu'après l'horrible massacre qui venoit de se faire par ses ordres, elle ne pouvoit plus placer la moindre confiance en lui. *Charles* s'excusa de son mieux. Tantôt il disoit que la chose s'étoit faite sans son aveu, & à son insçû ;

& tantôt qu'il s'y étoit vû forcé pour prévenir une conspiration que l'Amiral avoit formé contre lui, sa mère, & ses frères.

Dans le temps même qu'il accabloit l'Ambassadeur d'Angleterre de caresses, & de protestations d'amitié pour la Reine sa maîtresse, il travailloit sous main à lui susciter des ennemis en Angleterre & en Ecoffe. Aussi *Elizabeth*, qui en fût instruite, ne se fit-elle pas scrupule peu après de secourir La Rochelle, où elle envôia *Montgomery*. L'Ambassadeur de France se plaignit amèrement qu'on le laissât mettre à la voile, & que les marchands Anglois envoïassent des provisions aux assiégés. On lui répondit, pour la forme, que cette flotte étoit composée de gens sans aveu, qu'ils naviguoient sous de faux pavillons, & que si on pouvoit les prendre ils seroient punis ; quant aux marchands, qu'ils cherchoient à gagner où ils pouvoient.—Au-reste, voilà où se
borna

borna tout le secours que la Reine donna aux Huguenots. Elle ne vouloit absolument pas en venir à une rupture ouverte avec la France, soit pour l'attirer dans ses intérêts, ou du-moins pour faire croire qu'elle n'étoit pas brouillée avec *Charles* : ce qui, naturellement, devoit rendre ses autres ennemis plus circonfpects.

Je n'entrerai pas dans le détail des propositions de mariage que la cour de France lui fit faire d'abord avec le *Duc d'Alençon*, puis avec le *Duc d'Anjou* ; parce-que le tout ne fût qu'un jeu de part & d'autre, quoiqu'on disputât très-long-temps sur les conditions, comme si l'on y eût pensé sérieusement.

L'année 1577 commença par un événement assez intéressant, qui fût l'arrivée de *Dom Juan d'Autriche* aux Pais-Bas. C'étoit un Prince d'un génie supérieur, & dont l'ambition l'emportoit presque
encore

encore sur la naiffante. Il ne pouvoit penser fans frémir qu'il fût né fujet ; & il n'y a rien qu'il n'eût fait pour cesser de l'être. Tous ses pas tendoient à la souveraineté. Son premier projet avoit été de se faire Roi de Tunis. Y aiant échoüé, il songea à épouser la Reine d'Ecoffe, pour monter ensuite sur le trône d'Angleterre. *Elizabeth* n'ignoroit pas les desseins de *Dom Juan* sur les Païs-Bas ; mais elle n'avoit pas pénétré ses vûës sur l'Angleterre & l'Ecoffe. Le Prince d'*Orange* lui en donna avis : ce qui lui fit avoir les yeux sur les Païs-Bas. Sur-le-champ elle fit remettre aux Etats les cent-mille livres sterlings qu'ils lui avoient demandé.

Tandis-que la Reine affistoit les confédérés dans les Païs-Bas, sous prétexte de les empêcher de se donner à la France, *Philipe* lui rendoit la pareille en fomentant une rébellion en Irlande. Mais ce projet chimérique fût enseveli avec *Stu-*
kely,

Isabel, qui devoit l'exécuter, & qui périt, avec *Dom Sebastian* Roi de Portugal, à la bataille d'Alcasar. *Dom Juan* remporta un avantage signalé sur les Etats à la bataille de Gemblours : mais il ne fit rien de remarquable depuis, jusqu'à sa mort qui arriva le premier Octobre 1578. On prétend qu'elle fût la suite du poison qu'on lui avoit donné par ordre du Roi son frère. *Alexandre Farnese*, Prince de Parme, lui succéda dans le commandement de l'armée.

On répandit dans l'année 1580, des écrits par lesquels on donnoit avis aux Anglois que le Pape, de concert avec le Roi d'Espagne, s'étoit ligué pour faire la conquête de l'Angleterre, & y rétablir la Religion Catholique : & on y exhortoit ceux de cette communion dans ce pays à favoriser l'entreprise. *Elizabeth*, sur cela, fit publier qu'elle étoit instruite des menées secrètes de ses ennemis ; mais que, se reposant sur l'assistance de la Divinité,

vinité, & la fidélité de ses fujets, elle espéroit pouvoir y faire face de tous côtés; qu'au surplus, comme leur trame ne la regardoit pas personnellement, mais tout le Roïaume, la justice qu'elle devoit à ses fujets exigeoit, pour l'intérêt de ceux qui lui étoient fidèles, qu'elle sévît contre ceux qui oublioient leur devoir : desorte-qu'elle avertissoit que quiconque y manqueroit seroit traité avec la dernière rigueur.

Effectivement les Espagnols firent cette année une descente en Irlande. *Arthur Grey*, qui en étoit Vice-Roi, apprit que sept-cents Espagnols & Italiens, au nom du *Pape* & de *Philipe II.* y étoient débarqués, sans la moindre résistance, sous les ordres d'un Italien nommé *St. Joseph*; & que celui-ci s'étoit retranché sous un fort qu'il nommoit le *Fort de l'Or*. Le Comte d'*Ormond*, qui n'en étoit pas loin, fit quelques prisonniers sur l'ennemi. Ceux-ci déclarèrent qu'ils avoient apporté

porté des armes pour cinq ou six-mille hommes, qui devoient chasser les Anglois de l'Isle. Le Comte, ne se trouvant pas assez fort pour assiéger les ennemis, se contenta de les investir, jusqu'à-ce-que le Vice-Roi, qui étoit en pleine marche, pût le joindre. Peu après le siège se fit dans toutes les formes ; & le fort se rendit le cinquième jour à discretion. Les Anglois fouillèrent leur victoire par les cruautés qu'ils exercèrent. Sous prétexte qu'ils ne pouvoient, sans beaucoup d'embarras, garder tant de prisonniers, ils passèrent les Espagnols au fil de l'épée, & pendirent tous les Irlandois.

Ce fût dans cette année 1580, que *François Drake* revint du long voïage qu'il avoit entrepris en faisant le tour du monde. Il avoit navigé sur les mers du Nord & du Sud en Amérique, & en rapportoit des trésors immenses qu'il avoit enlevé aux Espagnols en lingots d'or & d'argent. Il arriva au mois de Novembre ;

& d'abord la Reine le fit Chevalier, & eût la complaisance de diner dans le vaisseau qui avoit fait un aussi long voiage. Elle le fit ensuite placer près de Deptford, & ordonna qu'on y posât une inscription qui en perpétuât la mémoire.

L'an 1585, la France & les Pais-Bas étoient presqu'en feu. Tout y étoit en combustion, tandis qu'*Elizabeth* ne songeoit qu'à pourvoir à sa sûreté, & à celle de ses sujets, en assistant les Huguenots & les Confédérés. Elle prévint aussi, par un traité avec le Roi d'Ecosse, les coups qu'on eût pû lui porter si le Roi d'Espagne & le Duc de Guise se fussent rendus maîtres de ce Roïaume.

L'année suivante, peu après la conclusion de ce traité, *Elizabeth* découvrit en Angleterre une conspiration, qui coûta la vie à la pauvre *Marie Stuart* Reine d'Ecosse. Come différens auteurs ont traité cette matière, je n'en rapporterai que les particularités

particularités les plus essentielles ; & commencerai par le Décret de Commission que publia la Reine d'Angleterre pour l'instruction du procès de sa rivale. En voici la traduction :

ELIZABETH, par la grace de Dieu, Reine d'Angleterre, de France, & d'Irlande Au très-révérénd Père en Jésus-Christ JEAN ARCHEVEQUE DE CANTORBE'RY, Primat & Métropolitain de toute l'Angleterre, Membre de Nôtre Conseil privé : Et à Nôtre féal & bien-aimé le CHEVALIER BROMLEY, Chancelier d'Angleterre Salut,

Comme la vingt-sixième année de Nôtre Règne on a passé un Acte qui porte

(Ici l'Acte étoit rapporté tout au long.)

Et Comme, depuis le premier de Juin de la vingt-septième année de Nôtre Règne, on a machiné toutes sortes de moïens tendans à

nous faire tort ; & n'ignorant pas qu'à la tête de toutes ces perfides manœuvres se trouve MARIE, fille & héritière de JACQUES V. Roi d'Ecosse, (qui ose usurper le titre d'héritière du Roïaume d'Angleterre), avec d'autres personnes qui y sont entrées de son aveu : Et comme Nôtre intention est de mettre le susdit Acte en force dans tous ses points, suivant sa forme & teneur ; & que Nous voulons qu'on examine avec soin tout ce qui peut y avoir contrevenu, pour en juger & porter sentence en conséquence : Nous vous donnons à vous, & à la plus grande partie de vous, plein & absolu pouvoir, permission & autorité, conséquemment à la teneur du susdit Acte, d'examiner tout ce que la dite MARIE peut avoir fait, imaginé, ou cabalé, contre Nôtre Personne Roïale, ou toute autre personne de son aveu, & d'en ramasser soigneusement toutes les circonstances. Voulons qu'en suite vous prononciez jugement sur les faits & les preuves, ainsi qu'il vous apparaîtra. Nous vous ordonnons donc de
fixer

fixer un jour, & un lieu, pour vous assembler à ce sujet ; & procéder en conséquence de Nos ordres.

Il est bon de remarquer que le grand Trésorier *Burleigh*, & le secrétaire *Wal-singham*, deux des plus intimes Ministres d'*Elizabeth*, étoient du nombre des Commissaires. Ils étoient connus pour ennemis déclarés de la Reine d'Ecosse : & il y a même beaucoup d'apparence que c'étoient eux qui avoient porté *Elizabeth* à lui faire son procès. D'autant-plus que, comme on a peine à se figurer que cette Princesse eût hazardé une pareille démarche sans en délibérer avec son conseil, il est naturel de penser qu'elle n'eût pas dû nommer ses propres Ministres pour juger cette Reine infortunée. Il est vrai que comme elle vouloit être sûre du succès de cette affaire, elle étoit persuadée que l'autorité de ses Ministres suffiroit pour emporter la balance, supposé que quelqu'autre des juges parût biaiser.

Trente-fix des Commissaires s'étant
 assemblés l'onze d'Octobre au château
 de *Fotheringhay* dans le Comté de *Nor-*
thampton, envoièrent à *Marie d'Ecosse*, le
 Rescript de la Reine. Elle leur répon-
 dit, après l'avoir lû, “ Qu'elle étoit
 “ fâchée qu'on eût fait à la Reine sa
 “ sœur de faux rapports sur son sujet ;
 “ qu'elle s'étoit toujours doutée que c'é-
 “ toit à elle qu'en vouloit l'affociation
 “ & l'acte du Parlement, & qu'on la
 “ rendroit responfable de tout ce qui se
 “ machineroit dans les pais étrangers ;
 “ qu'il étoit fingulier que la Reine d'An-
 “ gleterre la considérât comme une de
 “ ses sujettes, & prétendît avoir droit
 “ de lui faire son procès ; qu'elle étoit
 “ une Souveraine, & une Reine auffi-
 “ bien qu'*Elizabeth* ; & qu'elle ne con-
 “ fentiroit jamais à rien qui pût dégra-
 “ der la Majesté du trône, faire tort à son
 “ fils, ou manquer à ce qu'elle se devoit
 “ à elle-même : que, d'ailleurs, elle ne
 “ connoissoit absolument rien ni aux
 “ loix,

“ loix, ni aux coûtumes d’Angleterre,
 “ & qu’il ne seroit pas aisé de trouver
 “ *ses pairs* pour la juger ; qu’elle n’avoit
 “ personne qu’elle pût consulter ; &
 “ qu’on lui avoit enlevé tous ses papiers ;
 “ que jamais elle n’avoit cherché à sou-
 “ lever personne contre *Elizabeth*, &
 “ qu’elle ne se sentoit coupable d’aucun
 “ crime ; qu’on ne pouvoit la convaincre
 “ que sur ce qu’elle avoit dit ou écrit ;
 “ & que conséquemment elle étoit cer-
 “ taine qu’on ne pouvoit rien lui produire
 “ de criminel, excepté d’avoir recom-
 “ mandé ses intérêts aux Puissances
 “ étrangères ; ce qu’elle avoüoit de bonne
 “ foi.”

Le lendemain les Commissaires lui fi-
 rent passer une copie de sa réponse. Après
 l’avoir lûë, elle leur dit, “ Qu’elle étoit
 “ fidelle ; mais qu’elle avoit oublié un
 “ point principal, qui étoit, que dans sa
 “ lettre *Elizabeth* prétendoit qu’elle fût
 “ sujette aux loix d’Angleterre, parce-
 “ qu’elle

“ qu'elle s'y étoit réfugiée depuis long-
 “ temps ; mais que tout le monde sa-
 “ voit qu'elle n'y étoit venuë que pour
 “ implorer l'assistance de la Reine sa
 “ sœur, qui avoit eu la cruauté de l'y
 “ détenir prisonnière ; qu'on ne pou-
 “ voit donc alléguer qu'elle y eût vécu
 “ sous la protection des loix, auxquelles
 “ même elle n'avoit jamais bien pû rien
 “ comprendre.”

En un mot, elle fût deux jours à dis-
 puter sur la légalité de ses juges, niant
 qu'en aucun cas *Elizabeth* pût avoir
 d'autre autorité sur elle qu'autant qu'elle
 vouloit bien s'en arroger. Elle persista
 même dans ces sentimens, après qu'on
 l'eût menacée de la juger par contumace,
 supposé qu'elle ne comparût pas. A la
 fin, l'un des Commissaires nommé *Hat-
 ton* scût ébranler sa résolution. Il lui dit,
 “ Qu'à la vérité elle étoit accusée, mais
 “ qu'elle n'étoit pas condamnée ; que si
 “ elle étoit innocente elle faisoit un tort
 “ infini

“ infini à sa réputation, en refusant de se
 “ soumettre à un jugement ; que la
 “ Reine seroit enchantée qu'elle pût se
 “ laver de ce qu'on lui imputoit ; l'ayant
 “ oui de la propre bouche de S. M. lors-
 “ qu'il en avoit pris congé.”

Si l'infortunée *Marie* eût eu un Avocat,
 il lui eût sans-doute appris que le discours
 de *Hatton* ne tendoit qu'à la faire tomber
 dans le piège ; & qu'il ne songeoit qu'à
 lui extorquer une réponse, afin qu'on pût
 la condamner définitivement. Au-lieu
 que si elle eût persisté à méconnoître l'au-
 torité d'*Elizabeth*, elle eût mis celle-ci
 dans de grands embarras. Quoique cette
 Princesse eût résolu la mort de *Marie*,
 elle étoit cependant bien aise d'y donner
 une apparence de justice, pour adoucir
 autant que possible le blâme d'un pro-
 cédé aussi inouï. Une sentence par def-
 faut n'eût jamais opéré cet effet ; d'au-
 tant plus que personne n'ignoroit com-
 bien la Reine d'Ecosse étoit fondée dans

ses objections. Au-reste elle tint bon jusqu'au 14 Octobre, qu'elle fit venir quelques-uns des Commissaires, auxquels elle dit que *Hatton* avoit sçû la convaincre qu'il étoit de son intérêt de faire connoître son innocence ; leur ajoutant qu'elle étoit prête à comparoître devant eux pourvû qu'ils admissent ses protestations ; ce à quoi ils consentirent sans approuver cependant les raisons sur lesquelles elle les appuioit.

Je ne rapporterai pas ici les détails de son procès, parce-qu'on les trouve dans toutes les histoires d'Angleterre. Je dirai seulement qu'elle fût condamnée à perdre la tête ; & qu'enfin son exécution fût fixée au 8 Février 1587.

Je crois faire au public un présent de conséquence, en lui donnant ici un morceau unique tiré d'un des ouvrages du célèbre Monsieur CHARLES HOWARD de Graystock, Héritier présomptif de Mylord

Mylord *Duc de Norfolk*, dont la bonté du cœur & l'étenduë des connoissances l'emportent sur tout ce qu'on peut dire. Je n'y changerai rien ; & me contenterai de traduire un fait aussi intéressant tel que je l'ai trouvé dans son Livre des *Anecdotes Historiques de la Maison de HOWARD* : Livre que ce tendre père a dédié à un fils digne par tous endroits de ses bontés. On trouve cet article à la page 36 de l'Ouvrage.

AUX TRE'S-HAUTS ET TRE'S-PUIS-
SANS LE CHEVALIER CECIL, ET LE
LORD BURGHLYFFE, GRANDS-TRE'-
SORIERS D'ANGLETERRE.

POUR obéir aux ordres qu'il vous a plu me signifier, de coucher par écrit la forme & les particularités de l'exécution de la Reine *Marie* d'Ecosse, arrivée le 8 Février 1587, dans la grande salle du Palais de Fotheringhay ; j'ai d'abord mis la main à la plume ; & je n'ai, suivant vos intentions, omis aucun des discours prononcés par cette illustre malheureuse. J'y ai joint jusqu'aux moindres circonstances qui pouvoient être relatives au fait, depuis le moment qu'elle fût remise entre les mains de Monsieur *Thomas Andrews*, premier Shériff du Comté de Northampton, jusqu'à celui de son exécution.

Les

Les Comtes de *Kent* & de *Shrewsbury*, avec les Chevaliers *Pawlett* & *Drewry*, ses Gouverneurs, lui aiant signifié qu'elle devoit se préparer à mourir le huit de Février suivant, elle n'en parût nullement émuë ; du-moins aucun geste extérieur n'en fit-il rien remarquer. Elle sembla se réjouir au contraire d'apprendre que sa fin approchoit ; & reçût d'un air riant, & sans se décontenancer, une nouvelle à laquelle elle avoüa qu'elle ne s'attendoit pas. Tout ce qu'elle dit fût qu'elle étoit prête à mourir, puisque c'étoit le bon plaisir de la Reine ; & que quiconque n'avoit pas assez de force pour soutenir la douleur momentanée d'une exécution, ne méritoit pas de prétendre aux joies du Ciel. A ce peu de paroles un morne silence succéda, & cette Princesse se mit à pleurer amèrement.

Le jour fatal étant arrivé, le lieu, le temps, & l'heure même de l'exécution aiant été fixés, la Reine d'Ecosse, qui étoit

étoit grande, avoit beaucoup d'embonpoint, les épaules rondes, le visage plein & large, avec un double menton, & les yeux gris ; cette Reine, dis-je, parût revêtuë de cette sorte :

Une fausse tresse de cheveux suppor-
toit sa coëffure, qui étoit d'une batiste
des plus fine, garnie de dentelles. Elle
avoit au col une chaine garnie d'un *Agnus
Dei*, un crucifix à la main, & un chapelet
à la ceinture, auquel pendoit un crucifix
d'or. Elle portoit un voile de batiste, &
une espèce de fraise à l'Espagnolle. Sa
robe étoit de satin noir à fleurs, avec une
longue queüe, & des manches qui pen-
doient jusqu'à terre, garnies d'une rang
de boutons de jaïets mêlés de perles.
Cette robe avoit aussi d'autres manches
plus courtes de satin noir, & d'autres
sous celles-ci de velours couleur de pour-
pre. Son mouchoir étoit de satin noir
à fleurs ; sa juppe de satin cramoisi ; son
jupon de dessous de velours de la même
couleur ;

couleur ; ses fouliers de cuir d'Andaloufie travaillés à l'envers. Elle portoit des jarretières de soïe verte ; des bas de laine couleur d'eau à coins d'argent ; & deffous ceux-ci une autre paire de laine blanche de Jersey.

Telle étoit la parure de *Marie* d'Ecoffe lorsqu'elle sortit de son appartement, pour marcher à l'échaffaut. Elle avoit un air de sérénité, qui tiroit sur la joïe, sans paroître songer à vouloir s'y opposer ou même prolonger le temps. Aussi s'achemina-t-elle sans émotion vers le lieu destiné à son exécution. Le Chevalier *Pawlett* avoit choisi deux de ses Gentilshommes pour lui donner le bras, de son appartement à une anti-chambre contiguë à la grande salle ; & le premier Shériff *Andrews* la précédoit. A-peine y fût-elle arrivée qu'elle y vit venir les Comtes de *Kent* & de *Shrewsbury*, avec les Chevaliers *Pawlett* & *Drewry* ses Gouverneurs ; ainsi-que d'autres Chevaliers

&c

& Gentils-hommes d'un certain rang, nommés par la Reine *Elizabeth* pour assister à son exécution. En entrant, ces seigneurs s'apperçurent qu'un certain *Melvin*, un de ses domestiques, étoit à ses genoux, où il se tordoit les bras, fondant en larmes, & parlant ainsi à cette Reine infortunée :

“ Hélas ! Madame, que le sort me
 “ traite bien cruellement ! Jamais homme
 “ se vit-il porteur d'une aussi triste nou-
 “ velle ? Ceux qui m'écouteront ne se
 “ sentiront-ils pas dresser les cheveux
 “ sur la tête, quand je leur apprendrai
 “ que ma Reine, ma maîtresse, enfin que
 “ la meilleure des femmes, vient d'être
 “ décapitée en Angleterre ? ” Ses sanglots
 l'empêchèrent d'en dire davantage.

Sur quoi la Reine, laissant aussi couler ses larmes, lui répondit : “ Cesse de me
 “ plaindre, mon cher *Melvin*. Ne vois-
 “ tu pas que tu aurois bien plutôt raison
 “ de

“ de te réjouir de la fin de mes mal-
“ heurs ? *Marie Stuart* touche à son
“ dernier moment, & son sort n'est plus
“ incertain. Comme je t'ai toujours
“ connu auffi bon Chrétien que fidèle
“ serviteur, tu ne peux ignorer que tout
“ n'est ici-bas que vanité, & que nous-
“ nous y voions exposés à tant de soucis,
“ qu'une mer de larmes pourroit à-peine
“ les effacer. . . . N'oublie pas d'affûrer
“ le public que je meurs ferme dans ma
“ Religion, & fidelle à l'Ecoffe, ainfi-
“ qu'à la France, qui n'auront pas à
“ rougir de moi. Je pardonne ma mort
“ à mes ennemis, qui la defiroient de-
“ puis long-temps, & brûloient de la
“ soif de mon sang, comme la terre
“ brûle de celle de la pluïe. . . . Grand
“ Dieu ! (*s'écria-t-elle alors*) tu fais que
“ je n'ai jamais songé à réunir l'Angle-
“ terre à l'Ecoffe. . . . Toi, mon cher
“ *Melvin*, assure mon fils de toute ma
“ tendresse ; & dis-lui que je n'ai ja-

Q

“ mais

“ mais rien fait qui puisse lui nuire, ni
 “ à son Roïaume.”

Recommençant ensuite à pleurer ;—
Adieu mon bon Melvin ; lui dit-elle. Puis,
 les yeux tous baignés de larmes, qui inon-
 doient ses joües, elle l'embrassa. *Adieu,*
encore une fois ; lui répéta-t-elle. *Prie*
Dieu pour ta Maîtresse & pour ta Reine.

Alors, se tournant vers les seigneurs
 qui étoient présens, elle leur dit qu'elle
 avoit certaines choses à leur demander.
 La première étoit une somme d'argent
 qu'*Amias Pawlett* favoit être dûë à
Charles, l'un de ses domestiques, qu'elle
 desiroit lui être païée ; outre cela elle
 souhaitoit qu'on donnât à ses gens ce
 qu'elle leur avoit laissé par son testament ;
 qu'on n'en agît pas mal avec eux ; &
 qu'on eût soin de les faire repasser sûre-
 ment dans leur país. *Voilà, mes bons*
seigneurs, continua cette Princesse, *ce que*
j'espère que vous ne me refuserez pas.

Le Chevalier *Pawlett* lui répondit qu'il étoit instruit de la dette dont elle avoit fait mention ; & l'assûra qu'il auroit soin qu'elle fût acquittée.

Elle ajoûta aux Lords, qu'il lui restoit encore une grace à demander, qui étoit, qu'il fût permis à ses femmes d'être près d'elle dans ses derniers momens, afin qu'elles pussent être témoins oculaires de la fermeté avec laquelle leur Reine & leur Maîtresse tendroit le col au Bourreau, en rendre compte dans leur païs, & assûrer tout le monde qu'elle étoit morte bonne Catholique.

A quoi le Comte de *Kent* répondit,
“ Madame, il pourroit y avoir des in-
“ convéniens à vous accorder ce que
“ vous venez de demander, dans la
“ crainte que quelques unes de ces
“ femmes ne vinssent à parler ou à se
“ conduire de façon à vous causer du
“ chagrin, & à nous de l'embarras,

“ comme nous l’avons déjà éprouvé.
 “ Car, supposé que nous y consentions,
 “ il y a à parier que nous verrions mille
 “ momeries, ou que, du-moins, ces
 “ femmes voudroient tremper leurs
 “ mouchoirs dans vôtre sang ; ce qui
 “ ne conviendrait pas.”

“ Mylord,” repliqua la Reine d’E-
 coffe, “ je vous engage ma parole qu’-
 “ elles n’en feront rien, & qu’on n’aura
 “ pas lieu de se plaindre d’elles. Je fais
 “ combien elles seront flattées de pouvoir
 “ prendre congé de leur Maîtresse : &
 “ j’espère,” continua-t-elle au Comte de
Kent, “ que comme la Reine d’An-
 “ gleterre est fille, elle ne trouvera pas
 “ mauvais, par égards pour son propre
 “ sexe, que j’aie quelques uns de mes
 “ gens autour de moi au moment de ma
 “ mort. Je suis même persuadée que
 “ vos ordres ne sont pas si précis que
 “ vous ne puissiez accorder une aussi
 “ mince faveur à la Reine d’Ecoffe.”

S’appercevant

S'appercevant qu'on faisoit encore quelques difficultés, elle fondit en larmes, en s'écriant ; “ Je suis Cousine de la Reine
 “ vôtres Maîtresse, descenduë comme elle
 “ du sang Roïal d'*Henri VII.* Veuve
 “ d'un Roi de France, Reine, & Mère
 “ du Roi d'Ecoffe ! . . . ”

Après quelques momens de délibération entre les deux Comtes & les autres Commissaires, on lui permit d'avoir quelques uns de ses domestiques près d'elle, ainsi-qu'elle l'avoit desiré. Ces pauvres gens la supplioient de choisir entr'eux fix de ceux qui lui étoient les plus chers. Elle nomma quatre hommes & deux femmes. Parmi les premiers furent *Melvin*, son apothicaire, son chirurgien, & un autre vieillard : & parmi les femmes elle prit les deux qui avoient coûtume de coucher dans sa chambre.

Ensuite la Reine, conduite par deux des Gentils-hommes, du Chevalier *Pawlett*,

lett, comme on l'a dit plus haut, *Melvin* lui portant la queue ; & accompagnée de la suite des Comtes de *Kent* & de *Shrewsbury*, aiant à leur tête le premier Shériff ; entra dans la salle du château de *Fotheringhay*, sans se décontenancer, ni sans que le lieu semblât lui inspirer la moindre terreur, non plus que les personnes qu'elle y trouva occupées à faire les préparatifs de son exécution.

Cette Princesse monta avec intrépidité sur l'échaffaut, qui étoit de deux pieds de haut, sur sept de large, & entouré d'une balustrade couverte de drap noir. On y avoit mis une chaise fort basse, avec un couffin & un bloc, aussi couverts de noir. On lui avança la chaise, sur laquelle elle s'assit, aiant à sa droite les Comtes de *Kent* & de *Shrewsbury* ; à sa gauche, le Shériff *Andrews* ; & vis-à-vis d'elle les deux Bourreaux. L'échaffaut étoit environné des Chevaliers, Gentils-hommes & autres spectateurs.

Chacun

Chacun aiant alors fait silence, Mr. *Beale*, secrétaire du Conseil, lût le Décret émané pour son exécution : ce qui fût suivi d'une exclamation du peuple, qui s'écria VIVE LA REINE ! *Marie* en écouta la lecture dans le plus profond silence, sans paroître y faire plus d'attention que s'il n'eût pas été question d'elle. Au contraire, cette infortunée Princesse avoit l'air aussi content que si on lui eût apporté la nouvelle de sa grace : & l'on auroit presque crû qu'elle ne favoit rien des coûtumes ni de la langue des Anglois. Alors le Docteur *Fletcher*, Doïen de *Peterborough* qui étoit debout, vis-à-vis d'elle, au dehors de la balustrade, faisant une profonde révérence, lui adressa le discours suivant.

E X H O R-

E X H O R T A T I O N

Du Docteur FLETCHER à la Reine
MARIE d'Ecosse.

MADAME,

SA Majesté la Reine, mon Auguste Maîtresse, que Dieu veuille préserver long-temps pour régner sur nous, aïant, malgré tous vos attentats contre sa Personne Sacrée, son Roïaume, & ses ministres, à cœur le salut de vôtre ame; en même temps qu'elle veut que justice se fasse : l'intérêt, dis-je, que la Reine prend à cette ame immortelle, qui, au moment de sa séparation d'avec le corps, doit ou être éternellement réunie à *Jésus-Christ*, ou périr pour jamais; l'engage à vous offrir ici les secours que le Dieu Tout-puissant

puissant est toujours disposé d'accorder aux Chrétiens qui joignent la foi au repentir : & j'ose vous conjurer, par les entrailles de nôtre sauveur, de vouloir bien réfléchir sérieusement à *trois choses*. La *première* est la situation où vous-vous trouvez dans ce moment où toutes ces vaines apparences de grandeur, auxquelles vous êtes accoûtumée, vont s'évanouir. La *seconde* que vous touchez à l'instant de vôtre mort, & que vôtre corps est périssable. La *troisième* que vous voilà prête d'entrer dans l'éternité, qui doit décider de vôtre bonheur ou de vôtre malheur pour toujours.

Quant au *premier article*, Madame, permettez-moi de vous dire, avec le Roi Prophète, Oubliez-vous vous-même, oubliez vôtre propre peuple, & la maison de vôtre père. Oubliez la grandeur de vôtre naissance, & ne vous ressouvenez pas que vous descendez d'un sang roïal, & que vous avez été sur le trône : alors

le Roi des Rois se délectera dans votre beauté spirituelle. Regardez tout ce qui est ici-bas comme de la poussière & du fumier, afin que Dieu vous trouve. Ne vous reposez pas sur votre propre droiture qui est defectueuse & souillée, mais sur celle de Dieu, par votre foi en Jésus-Christ son fils, sur tous ceux qui croient en ce divin sauveur ; afin que vous puissiez le connoître ; & le connoître est la vie éternelle. Prenez-vous-y de façon que sa résurrection vous assure un bonheur qui ne finisse jamais ; & tâchez que sa passion, si vous souffrez avec lui, vous mène à être glorifiée avec lui, pour avoir scû vous conformer à ses sacrés décrets. Faites qu'en vous unissant à ses souffrances vous puissiez mourir au péché, & vivre à jamais à la grace. Et afin, Madame, que cet être suprême ne vous juge pas dans l'autre monde, repentez-vous de tous vos crimes, & de toutes vos méchancetés. Rendez justice à la justice qu'on va exercer sur vous, ainsi-qu'à la bonté

bonté que vous a toujours témoignée la Reine : & avoüez les différentes faveurs dont S. M. vous a comblée dans tous les temps. Ne perdez pas des yeux Jésus-Christ à l'arbre de la croix : cette vûë vous préparera dignement à la mort. Quand-bien vos crimes, Madame, égale-roient le nombre des grains de sable sur le bord de la mer, quand ils seroient de la nature la plus atroce, & rouges comme le sang ou l'écarlatte ; si vous avez confi-ance au Père, sa miséricorde, par la pa-tience & l'obéissance de Jésus-Christ son fils, & la sanctification du St. Esprit, les effacera tous, vous rendra blanche comme la neige, & ils seront tous oubliés. Au-cun homme sur terre n'a le pouvoir de vous absoudre de ces crimes : Jésus-Christ seul, par la foi que vous aurez en lui, peut faire vôtre paix avec Dieu, & vous accorder tous les secours spirituels qui vous sont nécessaires.

Secondement, je supplie vôtre Grandeur de vouloir bien considérer l'état présent où elle se trouve, au moment de la mort, avec une ame immortelle. Vous quittez ces bas lieux pour n'y plus reparoître. Vous allez dans un país où tout est oublié. Vous allez rentrer en terre, où les vers feront vos sœurs, & la corruption vôtre père : & , comme disoit *Job*, l'arbre doit rester où il s'abbat, soit au sud de la vie, & au milieu de l'abondance ; ou vers le nord de la mort, & au centre de la tristesse. Il faut, sans perdre un instant, vous élever à Dieu ; sans quoi vous tomberez dans les ténèbres éternelles, où vous n'entendrez que pleurs, sanglots, horreurs, & grincemens de dents ! Il ne fera plus temps alors de conclurre vôtre paix avec le Ciel. Vous ne pourrez plus faire pénitence.— Vous existez encore ; mais dans un moment vous ne serez plus. Profitez donc de ce jour ; que dis-je ? de cette heure. N'endurcissez pas vôtre cœur, si vous voulez que la voix de Dieu s'y fasse entendre. Les voiles de la mort sont déjà répandus

répandus sur votre tête : la coignée est au pied de l'arbre : le Juge suprême vous attend sur son trône : le livre de vie, où sont écrites toutes vos actions, est devant ses yeux : il est tout prêt à prononcer votre sentence. Mais si vous implorez sa miséricorde par les mérites de l'obéissance de Jésus Christ, si vous cherchez à les appliquer à votre pauvre ame par le secours de la foi, Jésus-Christ deviendra pour vous une source de vie. Votre mort fera votre bonheur, en vous conduisant à une gloire éternelle. Vous ne ferez que passer de cette vie mortelle & périssable à une qui ne finira jamais. A présent, Madame, oui, dans le moment que je vous parle, Dieu vous ouvre la porte du Ciel. C'est un Roïaume céleste qu'il vous offre, en place de celui que vous quittez sur terre ; qui, en comparaison du premier, n'est qu'obscurité, & ressemble à l'ombre de la mort. Ne vous en fermez donc pas l'entrée par l'endurcissement de votre cœur ; & n'offensez

fensez pas la Divinité, prête, en vous accordant le salut, à combler vos espérances.

En troisième lieu, Madame, je prie votre Grandeur de considérer mûrement le présent & l'éternité. Il s'agit de ressusciter avec Jésus-Christ, & d'entendre ces douces paroles: *Venez ô bénis de mon Père!* ou de vous voir condamnée à des tourmens qui ne finiront jamais, par ces paroles foudroïantes: *Allez, maudits, dans les flammes éternelles!* Il s'agit d'être à sa droite parmi les brebis chéries, ou à sa gauche parmi les boucs destinés à sa vengeance: d'être renfermée aussi précieusement que le bled dans sa grange, ou d'être jettée avec l'ivroïe dans une fournaïse ardente. Heureux sont ceux qui meurent dans le seigneur! & vous y mourrez si vous avez la foi, & si vous êtes avec le Christ, qui s'est sacrifié pour vos péchés, & s'est offert pour votre rédemption. Mettez, Madame, toute votre confiance dans les mérites de la mort de
ce

ce divin Rédempteur. C'est lui qui est la vraie pierre de touche, & le flambeau le plus sûr pour vous guider dans les voies de la paix. Jésus-Christ étoit hier, est aujourd'hui, & fera toujours le même. C'est sur lui que sont fondées toutes les promesses de Dieu. L'Écriture rend témoignage que nous & son Église obtiendrons le pardon de nos fautes, si nous avons la foi à son précieux sang. C'étoit à lui que s'adressoient tous les Saints dans le fort de leurs persécutions. Il les a écoutés, & leur a donné du secours. Ils ont tous eu confiance en lui : aussi ne les a-t-il jamais abandonnés. Toutes les autres citernes sont percées, & ne peuvent contenir l'eau salutaire de la vie. Le nom du seigneur est une tour forte où les justes se réfugient & trouvent un asyle sûr. Je vous conjure donc, Madame, de le glorifier dans ce terrible passage ; afin qu'après il vous glorifie éternellement. Joignez, je vous prie, vos prières aux nôtres, aux pieds du trône
des

des miséricordes. Cela nous remplira l'ame d'allégresse ; & vôtre conversion s'en suivra. Dieu jettera un regard de bonté sur vous, & vous donnera sa paix.

LA Reine d'Ecosse interrompit trois ou quatre fois le bon prêtre pendant le fil de cette exhortation. “ Monsieur le
“ Doïen,” lui dit-elle, “ n'aïez aucune
“ inquiétude à mon sujet : épargnez-
“ vous toutes ces peines ; car il est bon
“ que vous sachiez que je meurs dans
“ l'ancienne Religion Catholique Ro-
“ maine : & j'espère, avec la grace de
“ Dieu, de verser mon sang pour la dé-
“ fendre.”

Sur quoi le Doïen lui répondit ; “ Chan-
“ gez de sentimens, Madame. Repen-
“ tez-vous de vos torts, & prenez pour
“ vôtre foi que ce n'est qu'en Jésus-
“ Christ seul que vous espérez vôtre sa-
“ lut.”

“ Au

“ Au nom de Dieu,” lui repliqua-t-elle avec vivacité, “ Monsieur le Doïen
“ laissons-là ce chapitre. Je suis née
“ Catholique, j’ai vécu Catholique, &
“ je veux mourir Catholique.”

Les deux Comtes s’appercevant alors que l’exhortation du Doïen, sembloit lui faire de la peine, lui dirent : “ Eh
“ bien ! Madame nous allons prier pour
“ vôtre Grandeur, avec Monsieur le
“ Doïen, qu’il plaïse à Dieu d’éclairer
“ vôtre cœur, de se faire connoître à
“ vous tel qu’il est, & de vous dévelop-
“ per sa parole dans toute sa pureté,
“ afin que vous y puissiez mourir.

Sur quoi la Reine leur répondit ; “ Je
“ vous aurai, Mylords, obligation de
“ prier pour moi, & le regarderai comme
“ une faveur de vôtre part. Mais vous
“ me dispenserez de joindre mes prières
“ aux vôtres, parce-que nous ne sommes

“ pas de la même Religion ; & je croi-
 “ rois faire un péché.”

Alors les Lords rappellèrent le Doïen, & le prièrent de dire ce qu’il jugeroit à propos. Sur quoi cet Ecclésiastique se mit à genoux sur les gradins de l’échafaut, & récita la prière suivante :

O ! Dieu de graces, Père de miséricordes, qui par ta bonté infinie, pardannes aux pécheurs qui se repentent sincèrement, & qui oublient leurs crimes ; ouvre, nous t’en conjurons, les yeux de ta miséricorde, & daigne les tourner sur cette personne condamnée à mort, dont jusqu’ici les facultés spirituelles ont été fermées à ta lumière céleste, au point qu’elle ne participe pas à tes graces en Jésus-Christ, étant encore dans un aveuglement profond, & dans l’ignorance la plus crasse des choses du Ciel : ce qui est une marque infallible qu’elle a encouru ton déplaisir, à-moins-que l’étendue de ta miséricorde ne l’emporte sur la sévérité de tes jugemens.

jugemens. Cependant, ô Souverain Maître de l'Univers, ne lui impute pas, nous t'en supplions, ces fautes qui l'éloignent de la source de tes miséricordes. Et, si tes décrets éternels & ton bon plaisir ne s'y opposent pas, daigne, Seigneur, nous t'en conjurons, lui accorder cette miséricorde qui environne ton trône. Ouvre les yeux de son ame, afin qu'elle puisse te connoître, & se convertir. Accorde lui tes secours célestes, si c'est ta volonté. Que ton Saint Esprit l'éclaire, afin qu'elle puisse voir combien le Seigneur est bon. Nous savons que tu ne cherches pas la mort du pécheur, mais sa conversion & sa vie. Aussi tout l'Univers glorifiera-t-il ton saint nom. Prends pitié d'elle, & purifie tout ce que tu y trouveras de corrompu, soit par sa propre fragilité, soit par les ennemis de ton Evangile. Visite-la ô Dieu de bonté, si c'est ton bon plaisir ; & donne-lui la santé comme tu fis au bon larron à côté de la croix, lequel tu voulus bien assurer, malgré tous ses crimes, qu'il seroit encore le même jour en Paradis

avec toi. Parle de paix à son ame, comme tu parlas à David ton serviteur, auquel tu dis que tu étois son salut. Ta miséricorde étant encore plus puissante sera encore plus renommée. Accorde-nous-la, Seigneur, à nous qui sommes tes serviteurs, pour l'accroissement de ton Roïaume, & ta gloire présente. Nous te supplions en outre très-humblement de vouloir bien conserver en paix & en sûreté ELIZABETH ta servante, nôtre Reine & Maîtresse. Confonds ses ennemis, & détruis leur malice. Continue à faire régner, par son canal, la justice parmi nous, en protégeant sa puissance : & nous serons pour le présent & le futur toujours, sous le bouclier de ta fidélité & de ta vérité, à l'abri des embuches de nos ennemis. Que ton nom soit béni, & que ta miséricorde éclate, ô Dieu de toute éternité. Amen !

Excepté la Reine d'Ecoffe & sa suite, toute l'assemblée répéta cette prière après le Doïen. Marie étoit assise sur une chaise,

chaïse, aïant un *Agnus Dei* au col, un crucifix à la main, & un chapelet pendu à sa ceinture avec une croix d'or au bout, Elle tenoit en mains des Heures latines. Ainsi chargée de toutes ces superstitieuses babioles, cette Princeſſe, ſans avoir le moindre égard pour ce que diſoit le Doïen, ſe mit doucement à prier en latin. Peu après elle répandit des larmes. Puis, élevant davantage ſa voix, elle ſembla redoubler de ferveur. Cependant, ſoit que ce fût l'effet de ſes pleurs, ou de ſa triſteſſe, elle gliffa de deſſus ſa chaïſe. Alors elle ſe jetta à genoux, & récita diverſes autres prières latines. Cependant elle eût fini avant le Doïen.

Lorſque celui-ci eût achevé, elle ſe remit à genoux, & adreſſa en Anglois des vœux au Ciel pour l'Egliſe de Jéſus-Chriſt qui étoit dans l'affliction ; ſuppliant la Majeſté Divine de mettre fin à ſes troubles. Elle fit enſuite des prières pour le Roi ſon fils & la Reine d'Angleterre ;

terre ; souhaitant toutes sortes de prospérités à la dernière, & sur-tout qu'elle fût dans le bon chemin, pour servir Dieu. Elle dit ensuite qu'elle espéroit d'être sauvée par le sang de Jésus-Christ, & qu'elle alloit répandre le sien aux pieds de son crucifix, qu'alors elle élevoit de la main.

Sur quoi le Comte de *Kent* l'interrompit. “ Songez Madame,” lui dit-il, “ à placer Jésus-Christ dans votre cœur, “ comme vous venez de faire tout-à-
 “ l'heure, & ne vous amusez pas à toutes
 “ ces momeries.”

Mais *Marie*, sans s'embarasser de ce qu'il lui disoit, continua ses prières : &, vers la fin, elle s'écria en Anglois, qu'elle prioit Dieu d'éloigner sa colére de cette Isle, & de pardonner aux habitans leurs péchés. Elle ajoûta ensuite qu'elle pardonnoit de bon cœur à tous ses ennemis, qui, depuis long-temps, brûloient de la
 foif

soif de son sang ; & qu'elle prioit Dieu de les convertir. Après cela, elle invoqua tous les Saints, afin qu'ils intercédassent pour elle près de Jésus-Christ le Sauveur du monde. Alors elle commença à baiser son crucifix, & à faire plusieurs signes de croix, en prononçant ces paroles : *Ainsi que les bras de Jésus-Christ ont été étendus sur cette croix de même je te prie, ô mon Dieu ! de me recevoir dans les bras de ta miséricorde, & de me pardonner mes péchés.*

Ensuite les deux Bourreaux tombèrent à ses genoux, & la prièrent de leur pardonner sa mort. *Je vous la pardonne de bon cœur, s'écria-t-elle ; & j'espère que ma mort mettra fin à mes peines.*

Après quoi, à l'aide de ses deux femmes, ils commencèrent à lui ôter sa robe. *Mari*e posa alors son crucifix sur sa chaise ; & un des Bourreaux lui ôta du col son *Agnus Dei* ; mais jettant les yeux dessus, elle

elle dit qu'elle vouloit en faire présent à une de ses femmes ; assûrant les Bourreaux qu'elle leur en feroit compter la valeur en argent. Puis elle permit qu'on lui ôtât son collier, ainsi que ses autres parures, & cela même avec une espèce de joie ; au point qu'en souriant elle se prépara elle-même, & mit une paire de manches qu'auparavant les Bourreaux lui avoient passé rudement ; & elle se dépêchoit comme si elle eût effectivement eu de l'impatience d'être hors de ce monde. Jamais, pendant qu'on la déshabilla, on ne lui vit changer de contenance. Elle dit même, en souriant, que “ c'étoit la
“ première fois qu'elle avoit eu de pa-
“ reils valets de chambre ; & que de sa
“ vie elle n'avoit fait sa toilette en si
“ nombreuse compagnie.”

S'étant dépouillée de tout ce qui pouvoit l'embarasser pour son exécution, & ne gardant que ses jupes & sa ceinture ; ses femmes ne pûrent s'empêcher, en jet-
tant

tant les yeux sur elle, de fondre en larmes ; & se mirent à sanglotter. Après quoi elles firent un million de signes de croix, & récitèrent diverses prières latines. La Reine, se tournant vers elles, & s'apercevant de l'air abbattu qu'elles avoient, les embrassa, & leur dit : *Réjouissez-vous plutôt, & contentez-vous de recommander mon ame à Dieu.* Elle leur donna ensuite sa bénédiction ; les embrassa ; & leur demanda de prier pour elle, leur défendant d'avoir un air si lugubre : *car,* continua-t-elle, *je me flatte qu'aujourd'hui toutes les peines de votre maîtresse finiront.*

Ensuite, d'un air riant, elle se tourna vers les hommes qui avoient été à son service. *Melvin,* & les trois autres, étoient debout sur un banc tout près de l'échaffaut, tantôt pleurans, tantôt jettans les hauts cris ; faisans sans-cesse des signes de croix, & mormotans des prières latines. *Adieu, mes chers enfans,* leur dit-elle ;

elle ; *Priez Dieu pour moi dans mes derniers momens.*

Après cela, une de ses femmes prit un linge de *Corpus Christi*, le plia en trois, le baïsa, le lui mit sur le visage, & le lui attacha avec des épingles au haut de la tête. Puis, ses deux femmes s'en éloignèrent d'un pas morne & lent. Alors la Reine se mit à genoux sur le couffin : & , sans témoigner la moindre fraïeur de la mort, au contraire d'une voix ferme & résoluë, prononça ces mots latins : *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum !* Puis, saisissant le bloc, elle y coucha sa tête ; soutenant de ses deux mains ses cheveux ; & on les lui auroit infalliblement coupées si on ne s'en fût pas apperçû. Elle s'arrangea doucement elle-même sur le bloc : puis, étendant les bras & les mains, elle s'écria trois ou quatre fois, *In manus tuas, Domine !* A la fin, tandis qu'un des Bourreaux la soutenait légèrement d'une main, l'autre lui

porta

porta deux coups avec sa hache, avant de pouvoir lui couper la tête, qui resta même attachée à un soupçon de cartilage ; ce qui lui fit jeter un léger soupir ; après quoi elle expira.

Tout ceci est extrait, par Monsieur *Howard*, d'un vieux Manuscript du *British Museum*. Ce seigneur le rapporte à l'occasion de tout ce qu'ont souffert ses ancêtres par rapport à leur attachement pour l'infortunée *Marie*.

Qu'on me trouve un homme qui aît jamais affronté la mort avec plus de fermeté, si l'on veut me nier que les femmes ne soient capables du plus grand héroïsme.

Lorsqu' *Elizabeth* apprit que la Reine d'Ecosse venoit de perdre la tête, elle en parût au désespoir. Ce ne furent que soupirs, larmes, & gémissemens de sa part. On auroit dit, à l'air de tristesse

T 2

qu'elle

qu'elle affectoit, & aux lamentations continuelles qu'elle faisoit, que cette Princesse étoit véritablement affligée. En un mot, elle poussa les choses à l'excès. Elle fit défendre la Cour aux Membres du Conseil Privé ; ordonna qu'on examinât leur conduite dans la *Chambre étoilée* ; & alla même jusqu'à faire le procès à *Davison*, pour sa désobéissance. Peu de jours après, elle envoya *Robert Carey* au Roi d'Ecosse, auquel elle écrivit la lettre suivante :

Mon cher Frère,

JE souhaiterois que vous pussiez connoître, sans la sentir, l'extrême douleur que m'a causé le fatal accident qui vient d'arriver, tout-à-fait contre mon intention. Je vous envoie un de mes parens, qu'autrefois vous honoriez de vôtre bienveillance, pour vous rendre compte de ce que je n'ai pas la force de vous écrire. Comme Dieu m'est témoin, ainsi-que bien d'autres, que je suis tout-à-fait innocente dans cette affaire ; je

me flatte que vous croirez que si cela fût arrivé par mes ordres, je ne le dissimulerois point. Je suis née trop fière pour qu'aucun respect humain m'empêche de faire ce qui est juste : & si une fois je l'avois fait, rien au monde ne me porteroit à le désavoüer. Mais, comme l'ombre même du déguisement est capable de dégrader la Majesté, je ne chercherai jamais à pallier mes actions : je me ferai plutôt gloire d'en rendre compte à l'Univers. Vous pouvez donc compter que, comme ce qui s'est passé étoit juste, si c'eût été mon intention qu'on en vînt à cette extrémité, je prendrois le tout sur moi, sans vouloir en jeter la faute sur autrui : mais je n'en avois pas même l'idée. Le porteur vous instruira plus particulièrement de ce qui s'est passé. Quant à moi soïez persuadé que vous n'avez pas de parente qui vous soit plus attachée, ni d'amie qui vous aime plus tendrement ; & qu'en un mot, personne ne s'intéresse plus vivement à vôtre prospérité, & au bonheur de vôtre Roïaume. Desorte-que si, par hazard, quelque mau-

vais

vais esprit vouloit vous persuader du contraire, sôiez certain qu'il vous trompe. Crainte de vous importuner, je ne vous en dirai pas davantage, & prie Dieu de vous donner un long règne.

Malgré tous ces beaux dehors de colère & d'affliction, c'étoit si peu l'intention d'*Elizabeth* de punir ses Conseillers privés, que, quelques jours après tout ce bruit, le garde du sceau privé déclara publiquement que quoique la Reine, dans son indignation, eût ordonné qu'on examinât à la rigueur leur conduite ; aiant néanmoins réfléchi qu'ils n'avoient agi que par un excès de zèle pour son service, S. M. leur pardonnoit. Desortequ'il n'y eût que *Davison* qui en fût la victime, quoique le moins coupable.

Pendant que nous sommes sur ce chapitre, je dirai que malgré les efforts des panégyristes d'*Elizabeth*, jamais ils n'ont pû parvenir à pallier cette action, qui sera
 toujours

toûjours une tache inéfaçable dans la vie de cette Princesse. Mais elle ne se fût jamais crûë fermement la couronne sur la tête, tant que *Marie* eût vécu. D'ailleurs elle étoit jalouse de la beauté de la Reine d'Ecoffe. On assure qu'elle demanda un jour à l'Ambassadeur de cette Princesse, s'il étoit vrai qu'elle fût aussi réellement belle qu'on le disoit, & s'il trouvoit *Marie* plus belle qu'elle ? La question étoit délicate. Cependant l'Ambassadeur d'Ecoffe s'en tira en homme d'esprit. *La Reine ma maîtresse*, répondit ce Ministre, *est ce qu'il y a de plus beau en Ecoffe, comme vôtre Majesté efface tout ce que j'ai vû en Angleterre.*

Les deux Impératrices qui régnerent aujourd'hui, sont également rivales en mérite & en beauté. Mais elles pensent trop solidement pour s'arrêter à quelque chose d'aussi superficiel que les charmes extérieurs du corps. Si cependant on me demandoit en leur présence qui des deux

je trouve la plus belle, je pourrois, encore avec plus de justice que le Ministre Ecoffois, répondre que jamais je n'ai vû une plus belle blonde que l'Impératrice Reine ; & que celle de toutes les Ruffies est la brune la plus piquante qu'il y aît. Mais il est temps d'achever de parcourir le règne d'*Elizabeth*.

Philippe II. Roi d'Espagne, n'avoit pas perdu de vûë le projet de faire une descente en Angleterre. Ce projet lui rouloit en tête depuis que *Marie* d'Ecosse lui avoit cédé ses droits à ce Roïaume, comme le seul moïen plausible d'y rétablir la Religion Catholique. *Philippe* fondeoit ses prétentions sur ce qu'il étoit le plus proche Catholique descendu de la Maison de *Lancastre*. Pour obvier à ce dessein, *Elizabeth* ne pouvoit rien faire de mieux que de donner à *Philippe* de la besogne chez lui. Aussi favorisoit-elle sous main les Etats dans leur révolte contre ce Monarque ; & prit la précaution d'ordonner

donner au Chevalier *Fitz-Williams*, qui étoit alors Vice-Roi d'Irlande, d'avoir l'œil sur les Irlandois. Elle n'oublia pas non-plus de cajoler le Roi d'Ecosse, en le leurrant des espérances les plus flatteuses, s'il restoit ardent défenseur de la Religion Protestante, & continuoit à prendre le parti de l'Angleterre. Mais elle ne tarda pas à se voir l'esprit tranquille du côté de ce dernier, apprenant que *Jaques* connoissoit trop bien ses intérêts pour entretenir la moindre correspondance avec le Roi d'Espagne. D'ailleurs les Catholiques Anglois étoient trop bas pour oser remuer ; d'autant-plus qu'ils ne voioient pas de jour à recevoir le moindre secours réel du dehors.

Au printemps de l'année 1589, *Elizabeth*, tranquille pour le dehors & le dedans du Roïaume, crût devoir faire connoître aux Espagnols que si les Anglois savoient se défendre, ils savoient aussi faire la guerre sur l'offensif. Mais,

comme elle pouffoit l'œconomie à l'ex-
cès, & qu'il lui en auroit coûté des fom-
mes immenses pour attaquer l'Espagne,
elle s'y prit de façon que *Drake & Norris*
se chargèrent de toute la dépense, dans la
perspective de s'enrichir du butin qu'ils
feroient. Cependant la Reine leur four-
nit des vaisseaux de guerre, & leur permit
de lever des recrûës & des matelots, pour
équiper leur flotte. Ces deux avantu-
riers firent voile de Plymouth le 18 d'A-
vril, pour aller croiser sur les côtes de
Portugal. Il y rencontrèrent le *Comte*
d'Essex, qui joignit à leur flotte quel-
ques vaisseaux qu'il avoit frettés à ses
propres dépens, à l'insçû d'*Elizabeth*.
Ils se faifirent dans le Tage de vaisseaux
marchands appartenans aux villes Hansé-
atiques, qui firent à ce sujet beaucoup de
bruit.

Henri IV. venoit alors de monter sur
le trône de France. La Ligue refusoit
de le reconnoître ; & plusieurs seigneurs
du

du parti du feu Roi lui avoient tourné le dos : desorte-que pour ne pas indisposer contre lui toute la noblesse Catholique, il se vit obligé de leur promettre de changer de Religion. Cependant ce Monarque n'avoit ni troupes ni argent. Les Suisses & les Allemands, qui avoient servi son prédécesseur, menaçoient de le quitter s'il ne paioit les arrérages qui leurs étoient dûs ; & il ne savoit où les prendre. Dans cette extrémité, il eût recours à *Elizabeth*, qui lui promit & troupes & argent. Ces flatteuses espérances lui donnèrent le courage de faire tête au *Duc de Mayenne*, qui l'avoit recogné j'usqu'en Normandie, & qui même avoit eu l'audace de l'attaquer à Arques, mais sans le moindre succès. Le Monarque François se crût en si grand danger, qu'il fût sur le champ passé en Angleterre, comme quelques-uns le lui conseilloient, si le Maréchal de *Byron* ne l'en eût empêché. A la fin les secours Anglois arrivèrent. *Peregrine Lord Willoughby* lui amena quatre

mille hommes, & lui compta vingt-deux-mille livres sterlings en or. Ce renfort le mit à-même de s'approcher de Paris, dont il prit un des Fauxbourgs. Mais le *Duc de Mayenne*, y étant entré avec son armée, *Henri IV*, se vit forcé de se retirer. Dans cet intervalle, le *Duc de Mayenne* avoit fait proclamer Roi le vieux Cardinal de Bourbon ; & s'étoit lui-même arrogé le titre de Lieutenant-Général du Roïaume. *Henri* se retira en Normandie, où il prit quelques places : après quoi il renvoïa les Anglois chez eux.

Cependant *Elizabeth* lui fit encore passer d'autres secours depuis : mais enfin ils se brouillèrent ; & la Reine écrivit à *Henri*, qu'ayant manqué à sa parole pour le siège de Roïen, elle ne vouloit plus se mêler de ses affaires. Ceci n'empêcha pourtant pas le *Comte d'Essex* de venir joindre le Roi, lorsqu'il entreprit ce siège, parce-qu'il le lui avoit promis, & qu'il se croïoit obligé de tenir parole : ce
qui

qui déplût fort à *Elizabeth*, qui, sur le champ, lui dépêcha le Chevalier *Leyton* son oncle, avec ordre de revenir d'abord sous peine de disgrâce.

Au mois de Février 1593, le Parlement passa un Acte, qui causa bien de l'inquiétude, non seulement aux Catholiques, mais en général à tous les Dissidens. Cet Acte obligeoit tous les sujets d'assister au service divin, sous peine de punition. Desorte-que les Catholiques n'étoient plus les seuls sujets aux amendes portées par les loix : l'Acte s'étendoit également sur tous les Protestans qui n'étoient pas de l'Eglise Anglicane, & qu'on connoissoit alors sous le nom de Puritains. Ceci faisoit en quelque façon revivre les loix d'*Henri VIII*. par lesquelles il n'étoit absolument pas permis d'être d'une autre Religion que de celle du Souverain ; avec cette différence cependant, que sous *Elizabeth* ce n'étoit pas sous peine de mort, comme du temps de son père. Il y avoit

y avoit au-reste ici quelque chose de plus dur que dans l'Acte passé sous *Henri VIII*. Ce Prince, tout absolu qu'il étoit, se contentoit de punir ceux qui, par des démarches violentes, choquoient la Religion Anglicane. *Elizabeth*, vivement irritée contre les Catholiques, qui, plus d'une fois avoient attenté à sa vie, & à lui ôter la Couronne; eût été charmée d'en purger totalement l'Angleterre. Elle n'aimoit guères plus les Puritains, qu'elle regardoit comme des gens obstinés, qui, pour des bagatelles, apportoient du schisme dans l'Eglise Anglicane. Au-reste, ce n'est pas la première fois, ni uniquement en Angleterre, qu'on aît fait un crime capital à des sujets, de n'être pas de la Religion du Prince. Graces au Clergé qui, au-lieu de suivre les principes de charité prêchés dans l'Evangile, se déclare presque toujours pour la non-tolérance; chaque Etat a toujours semblé ne vouloir souffrir qu'une seule Religion. Aussi la Reine fût-elle dans le dernier chagrin,

chagrin, lorsqu'elle apprit qu'*Henri IV.* en alloit changer. A la première nouvelle qu'elle en eût, elle lui dépêcha *Thomas Wills* pour l'en dissuader : mais, à son arrivée, la chose étoit faite.

Quelque temps après, *Hesquel* vint en Angleterre pour persuader au *Comte de Derby*, de la part d'un petit nombre d'Anglois, qui s'étoient expatriés, de prendre le titre de Roi d'Angleterre, en qualité de petit-fils de *Marie*, fille d'*Henri VII.* Pour l'encourager, *Hesquel* l'affûra qu'il pouvoit compter sur le secours de *Philippe II.* Roi d'Espagne ; lui ajoûtant, que s'il ne suivoit pas les avis qu'on lui donnoit, ou qu'il vînt à les divulguer, il ne vivroit pas long-temps. Le *Comte de Derby*, craignant que ce ne fût un piège qu'on lui tendoit, en informa la Reine, & *Hesquel* sût pendu : mais l'infortuné Comte ne lui survécût pas long-temps, car il mourût quatre mois après des suites d'un poison qui le fit continuellement vo-

mir jusqu'à-ce-qu'il expirât. On soupçonna que son Ecuier avoit été un des complices, parce-qu'il décampa le premier jour de sa maladie.

Elizabeth n'étoit pas tranquile du côté de l'Ecosse. Elle étoit informée que la faction Espagnolle y prenoit le dessus, qu'on y tramoit quelque chose contre la Religion Protestante, & que le Roi sembloit pencher pour les Catholiques. Pour en être éclaircie, elle envoia Mylord *Zouch* vers *Jaques*. Le premier devoit s'informer de la vérité des rapports qu'on avoit faits à la Reine, tâcher de fortifier le parti Anglois, & sur-tout faire entendre au jeune Monarque ses vrais intérêts. *Zouch* réüssit si bien, qu'un nommé *Graham Feintry*, qui étoit zélé partisan de l'Espagne, fût mis à mort par ordre du Roi d'Ecosse : ce qui ôta aux Catholiques toute espérance de ce côté.

En 1595, le Chevalier *Raleigh*, fit à ses propres dépens, une seconde expédition en Amérique : mais il n'en retira pas grand avantage. *Elizabeth* elle-même équippa une flotte de vingt-six vaisseaux, sous les ordres des Chevaliers *Drake* & *Hawkins*, pour porter la guerre dans ces quartiers. Mais comme les Espagnols avoient pris leurs précautions, les Amiraux Anglois ne firent pas grande proüesse : ils périrent même tous deux dans cette expédition.

L'année suivante, la Reine, aiant eu avis que le Roi d'Espagne en vouloit à l'Angleterre & à l'Irlande, résolut de le prévenir. Elle assembla une flotte de cent-cinquante voiles, avec vingt-deux vaisseaux Hollandois, & sept-mille hommes à bord. Elle donna le commandement de la flotte à l'Amiral *Charles Howard*, & celui des troupes de terre au Comte d'*Essex*.

Cette expédition fût assez heureuse. Aussi, à leur retour, les deux chefs se virent-ils fort accüeillis d'*Elizabeth*. Cependant le *Comte d'Essex* reçût une mortification, à laquelle il parût extrêmement sensible. Il avoit, avant son départ, recommandé le Chevalier *Bodley* pour être fait Secrétaire d'Etat : & à son retour il trouva que la Reine avoit nommé le Chevalier *Cecil*, fils du grand Trésorier, avec qui il étoit brouillé. Il eût aussi, quelques jours après, le chagrin de voir François *Vere* fait Gouverneur de *La Brille*, quoiqu'il se fût intéressé pour un autre : ce qui le fit appercevoir que son crédit commençoit à baisser, & l'entraîna dans les démarches inconsidérées qui peu après lui coutèrent la vie.

Vers la fin d'Octobre, le *Comte d'Essex* éprouva un nouveau désagrément. La Reine avoit créé l'Amiral *Howard* Comte de Nottingham, & avoit inséré dans sa Patente que c'étoit pour le récompenser
des

des services qu'il avoit rendus à l'Angleterre l'an 1588, en enlevant Cadix aux Espagnols conjointement avec le *Comte d'Essex*. Le dernier se trouva choqué de ce qu'*Elizabeth* sembloit attribuer la moindre part de cette conquête à l'Amiral : & d'ailleurs le nouveau Comte devoit prendre le pas sur lui comme grand Amiral. Cependant, pour adoucir le *Comte d'Essex*, la Reine le fit grand Maréchal d'Angleterre ; ce qui lui conserva le rang sur le grand Amiral.

La mort de *Philippe II.* Roi d'Espagne, qui arriva au mois de Septembre 1598, débarrassa *Elizabeth* d'un ennemi aussi turbulent que dangereux. Il mourut âgé de 72 ans, après un règne de 42, pendant lequel il n'avoit été occupé qu'à chercher à agrandir sa Monarchie. Son ambition lui avoit fait jeter les yeux sur la France, l'Angleterre, & le Portugal. Mais, de tous ces grands projets, il n'y eût que le dernier qui lui réussît. D'un

autre côté, il perdit aux Païs-Bas sept Provinces qui valoient beaucoup mieux que ce Roïaume.

Le *Comte d'Essex*, s'étant pour ainsi dire fait nommer Vice-Roi d'Irlande, causa lui-même par là sa perte. Ses partisans crurent l'obliger en le secondant pour obtenir ce poste ; tandis que ses ennemis plus éclairés, virent d'abord que lorsqu'il seroit absent de la Cour, ils seroient plus à-même de sapper son crédit. Ils en vinrent effectivement si bien à bout, qu'enfin ce seigneur fût décapité le 25 Février 1601. La Reine eût beaucoup de peine à se déterminer à signer l'ordre de son exécution. Mais à la fin son amour-propre blessé lui fit prendre ce parti : & le Comte mourût en galant-homme & en bon Chrétien.

Je ne trouve plus rien de remarquable, depuis cette époque jusqu'à la mort d'*Elizabeth*. Vers la fin de Janvier 1603
cette

cette Princeſſe commença à ſentir les premières attaques de la maladie qui l'emporta. Comme elle n'étoit plus jeune, on ſe douta d'abord qu'elle n'en reviendroit pas. Deſorte-que dans les derniers temps elle eût la mortification de ſe voir négligée par la plûpart de ſes courtiſans, qui s'empreſſoient à rechercher les bonnes graces du Roi d'Ecoſſe ſon héritier préſomptif. Ceci la jettâ dans une noire mélancolie, qu'il lui fût impoſſible de déguifer : d'autant-plus qu'on parloit hautement de faire venir le Roi d'Ecoſſe avant qu'elle mourût. Elle fût faiſie dans les commencemens de Mars d'une peſanteur dans tous les membres, qui l'empêchoit de ſe remuer, & preſque même de parler. Elle ne voulut abſolûment ſouffrir près d'elle que l'Archevêque de Cantorbéri qui la diſpoſoit à la mort, & prioit à côté de ſon lit.

Lorsqu'on vit qu'elle ne pouvoit plus aller loin, le Conſeil privé lui députa le
Grand

Grand Amiral, le Garde du sceau privé, & le Secrétaire d'Etat, pour la supplier de nommer son successeur. Elle leur répondit, presqu'en s'évanouissant, qu'elle avoit toujours dit que son trône étoit le trône d'un Roi ; & quelle se étoit au désespoir que quelqu'un d'un rang inférieur lui succédât. Le Secrétaire d'Etat la priant de s'expliquer plus clairement, parce-que le Conseil souhaitoit de favoir au juste ses intentions ; *Je veux*, lui repliqua-t-elle, *qu'un Roi me succède ; & qui peut-ce être si-non le Roi d'Ecosse mon plus proche parent ?*

Alors l'Archevêque de Cantorbéri lui aiant représenté qu'elle ne devoit plus songer qu'à Dieu ; *C'est ce que je fais*, dit-elle ; *& je ne m'occupe d'autre chose.* Lorsque la parole commença à lui manquer, elle leva les mains & les yeux vers le Ciel ; & donna plusieurs autres signes qui prouvoient quelle mettoit toute sa confiance dans la miséricorde de Dieu. Elle
 expira

expira le 24 Mars, vieux style, âgée de 70 ans, après en avoir passé 44 sur le trône.

Pour récapituler dans peu de mots l'éloge de cette grande Reine, il suffit de dire que son nom est encore précieux à la postérité parmi les Anglois ; & qu'on ne peut supposer qu'il entre de la flatterie dans les respects qu'on témoigne pour sa mémoire aujourd'hui.

CE seroit ici, suivant l'ordre de la Chronologie, l'endroit de parler de la Reine *Christine* de Suède. Mais, comme cette Princesse a parû plus envieuse de briller dans la Légende que dans l'Histoire, je passerai très-légerement sur son chapitre. Je rendrai cependant la justice qui est dûë à ses grandes qualités. Et, ne cherchant pas à me parer des plumes du paon, j'avoüerai de bonne foi au lecteur que ce que je vais citer ici sur son
compte

compte est extrait, mot pour mot, du
Siècle de Louis XIV. de *Voltaire*.

“ On admira en elle,” dit cet Auteur
incomparable, “ une jeune Reine qui, à
“ vingt-sept ans, avoit renoncé à la sou-
“ veraineté, dont elle étoit digne, pour
“ vivre libre & tranquile. Elle avoit
“ formé ce dessein dès l’âge de vingt ans.
“ Elle l’avoit laissé meurir sept années.
“ Cette résolution, si supérieure aux
“ idées vulgaires, & si long-temps mé-
“ ditée, devoit fermer la bouche à ceux
“ qui lui reprochèrent une abdication
“ involontaire. L’un de ces deux repro-
“ ches détruisoit l’autre : mais il faut
“ toujours que ce qui est grand soit at-
“ taqué par les petits esprits.

“ Pour connoître le génie unique de cette
“ Reine on n’a qu’à lire ses lettres. Elle
“ dit dans celle qu’elle écrivit à *Chanut*,
“ autrefois Ambassadeur de France au-
“ près d’elle, *J’ai possédé sans faste, je*
“ *quitte*

“ quitte avec facilité. Après cela ne crai-
 “ gnez pas pour moi : mon bien n'est pas au
 “ pouvoir de la fortune. Elle écrivit au
 “ Prince de Condé ; Je me tiens autant
 “ honorée par vôtre estime que par la cou-
 “ ronne que j'ai portée. Si après l'avoir
 “ quittée vous m'en jugez moins digne, j'a-
 “ voüerai que le repos que j'ai tant sou-
 “ haité me coûte cher. Mais je ne me re-
 “ pentirai pourtant point de l'avoir acheté
 “ au prix d'une couronne ; & je ne noirci-
 “ rai jamais une action qui m'a semblée si
 “ belle, par un lâche repentir : & s'il ar-
 “ rive que vous condamnerez cette action, je
 “ vous dirai pour toute excuse que je n'au-
 “ rois pas quitté les biens que la fortune m'a
 “ donnés, si je les eusse crûs nécessaires à ma
 “ félicité, & que j'aurois prétendu à l'em-
 “ pire du monde si j'eusse été aussi assurée d'y
 “ réüssir, ou de mourir, que le seroit le
 “ grand Condé.

“ Telle étoit l'ame de cette personne si
 “ singulière : tel étoit son style dans la
 Y “ langue

“ langue Françoisé, qu'elle avoit parlé
“ rarement. Elle favoit huit langues.
“ Elle avoit été disciple & amie de *Des-*
“ *Cartes*, qui mourût à Stockholm dans
“ son palais, après n'avoir pû obtenir
“ seulement une pension en France; où
“ ses ouvrages fûrent même proscrits
“ pour les seules bonnes choses qui y
“ fussent. Elle avoit attiré en Suède
“ tous ceux qui pouvoient l'éclairer.
“ Le chagrin de n'en trouver aucun par-
“ mi ses sujets, l'avoit dégoûtée de régner
s“ sur un peuple qui n'étoit que soldat.
“ Elle crût qu'il valoit mieux vivre avec
“ des hommes qui pensent, que de com-
“ mander à des hommes sans lettres &
“ sans génie. Elle avoit cultivé tous les
“ arts dans un climat où ils étoient alors
“ inconnus. Son dessein étoit d'aller se
“ retirer au milieu d'eux en Italie. Elle
“ ne vint en France que pour y passer,
“ parce-que ces arts ne commençoient
“ qu'à y naître. Son goût la fixoit à
“ Rome. Dans cette vûë elle avoit
“ quitté

“ quitté la Religion Luthérienne pour
“ la Catholique. Indifférente pour l’une
“ & pour l’autre elle ne fit point scrupule de se conformer en apparence aux
“ sentimens du peuple chez lequel elle
“ vouloit passer sa vie. Elle avoit quitté
“ son Roïaume en 1654, & fait publiquement à Inspruck la cérémonie de
“ son abjuration. Elle plût à la cour de
“ France quoiqu’il ne s’y trouvât pas une
“ femme dont le génie pût atteindre au
“ sien. Le Roi la vit, & lui fit de grands
“ honneurs ; mais il lui parla à peine.
“ Elevé dans l’ignorance, le bon sens
“ avec lequel il étoit né le rendoit timide.

“ La plupart des femmes & des courtisans n’observèrent dans cette Reine
“ Philosophe, si-non qu’elle n’étoit pas
“ coëffée à la Françoisé, & qu’elle dan
“ soit mal. Les sages ne condamnèrent
“ en elle que le meurtre de *Monaldeschi*
“ son écuyer, qu’elle fit assassiner à Fontainebleau

“ tainebleau dans un second voïage. De
“ quelque faute qu’il fût coupable envers
“ elle, aïant renoncé à la roïauté, elle de-
“ voit demander justice & non se la faire.
“ Ce n’étoit pas une Reine qui punissoit
“ un sujet ; c’étoit une femme qui ter-
“ minoit une galanterie par un meurtre.
“ C’étoit un Italien qui en faisoit
“ assassiner un autre par une Sué-
“ doise dans le palais d’un Roi de
“ France. Nul ne doit être mis à mort
“ que par les loix. *Christine*, en Suède
“ même, n’auroit eu le droit de faire as-
“ sassiner personne : & certes ce qui eût
“ été un crime à Stockholm n’étoit pas
“ permis à Fontainebleau. Ceux qui
“ ont justifié cette action méritent de
“ servir de pareils maîtres. Cette honte
“ & cette cruauté ternirent la Philoso-
“ phie de *Christine*, qui lui avoit fait
“ quitter un trône. Elle eût été punie
“ en Angleterre, & dans tous les païs où
“ les loix régntent : mais la France fer-
“ ma les yeux à cet attentat contre l’au-
“ torité

“ torité du Roi, contre le droit des na-
 “ tions, & contre l’humanité.

“ On voit auffi une lettre de cette
 “ Reine au Cardinal Mazarin, au fujet
 “ du meutre de *Monaldeschi*. Elle s’ex-
 “ prime ainfi : *Aprenex tous, valets &*
 “ *maîtres, qu’il m’a plû d’agir ainfi. Je*
 “ *veux que vous fachiez que CHRISTINE*
 “ *se foucie peu de vôtre cour, encore moins*
 “ *de vous. Ma volonté est une loi qu’il*
 “ *faut refpeéter. Vous taire est vôtre de-*
 “ *voir. Sachez que CHRISTINE est Reine*
 “ *par tout où elle est.*”

JE passerai encore plus légèrement fur la Reine ANNE d’Angleterre ; parce-que le trop grand ascendant qu’avoit pris fur elle Madame *Churchill*, ainfi que ses variations lorsqu’il s’agiffoit de se nommer un fucceffeur, voulant tantôt rappeler le *Prétendant*, & tantôt faire tomber son choix fur la maifon d’*Hanovre* ; m’empêchent de la mettre au nombre des grandes

grandes Princesses qui ont régné. De forte-que, sans m'y arrêter plus long-temps, j'en viendrai d'abord à l'Impératrice CATHERINE de Russie, veuve de PIERRE LE GRAND.

L'OBSCURITE' de la naissance de cette Princesse relève encore l'éclat de sa grandeur. Elle étoit née de parens obscurs en Estonie, où elle fût élevée. A l'âge de quinze ans elle entra au service d'un ministre Luthérien appelé *Gluck*, & y resta jusqu'à vingt-deux, quelle épousa un Caporal Suédois. Son bonheur voulut que le jour de son mariage elle fût faite prisonnière par les Russes, près de Derpt, dans une rencontre entre ceux-ci & les Suédois, où plusieurs des derniers perdirent aussi leur liberté. Son fiancé y laissa la vie : du-moins a-t-on lieu de le croire ainsi,

ainfi, parce-que jamais depuis on n'en entendit plus parler. On la conduifit au Maréchal *Sheremetoff* dans fes habits de nôces. Celui-ci, voïant un auffi joli minois, l'envoïa à la femme du Colonel *Balk*, qui étoit Livonienne, crainte qu'elle ne tombât en de mauvaises mains : & elle refta avec cette Dame, jufqu'à-ce-que le Prince *Menzikoff*, l'aïant vûë, la lui demandât pour la préfenter à la Princesse fon Epoufe.

Comme il étoit favori du Czar, qui le vifitoit fréquemment, ce Monarque eût souvent occafion de la voir, & prit pour elle un goût fi vif, & fi fubit, qu'il la mit près de la Princesse *Natalie* fa fœur, où il commença à faire connoiffance avec elle. On l'appelloit *Catherine Vafilowna* : mais elle prit le nom d'*Alexiowna*, quand elle embraffa la Religion Grecque en honneur du Czarowitz *Alexis* qui fût fon parrain ; parce-que les Grecs n'admettent aucuns réformés dans leur communion,

nion, qu'ils n'aient auparavant été baptisés de nouveau. *Pierre I.* en eût plusieurs enfans avant de l'épouser ; entr'autres la Princesse *Anne*, qui fût mariée au *Duc de Holstein*. Ce ne fût que l'année 1710 que le Czar l'époufa.

C'étoit une femme de bonne mine, & assez belle. Elle avoit un bon sens infini : mais ce n'étoit pas un génie brillant : & il s'en faut beaucoup qu'elle aît eu cette vivacité d'imagination que bien des gens ont voulu lui prêter. Ce fût la douceur de son caractère qui lui gagna totalement le cœur du Czar, ainsi que l'égalité de son humeur. Jamais on ne la vit bouder. Elle se faisoit un plaisir de rendre service quand elle pouvoit : &, polie envers un chacun, elle n'oublia de sa vie d'où elle fortoit. Sa reconnoissance se manifesta sur-tout vis-à-vis du ministre Luthérien qu'elle avoit servi. De l'approbation de l'Empereur, elle le fit venir en Ruffie avec toute sa famille, où elle

elle les combla de bien faits ; & leur fit à tous un fort au-dessus de ce qu'ils pouvoient prétendre.

Ce fût le traité de Pruth, dont elle fût l'ame, qui la mit au-dessus de l'envie, & assûra sa fortune. En cela *Pierre* ne fit que lui rendre justice ; car il lui devoit la liberté, la Couronne, & peut-être la vie. Le peuple l'adoroit, & toute l'armée la regardoit comme son idole. Dans le mandement que le Czar fit publier au sujet de son couronnement, après avoir fait l'éloge de la fidélité & de la tendresse qu'elle lui avoit touûjours témoignées, il avoüe lui-même combien il est redevable aux bons conseils qu'il dit en avoir reçûs dans différentes occasions, outre celle de Pruth, que personne n'ignoroit.

Jamais ce Prince ne cessa de l'aimer. Tout au contraire, il lui laissa par son testament, fait peu de temps avant sa mort, sa couronne avec la même étendue

duë de pouvoir dont il jouïffoit lui-même ; & elle lui succéda fans que personne osât s'y opposer. Pour perpétuer la mémoire du traité de Pruth, l'Empereur voulut, le jour de la St. André, qu'elle instituât l'ordre de *Ste. Catherine*, dont la devise est POUR L'AMOUR ET LA FIDÉLITÉ'. Cet ordre est d'autant plus respectable qu'on ne le donne jamais qu'à des Princeffes de Maisons Souveraines. La feu Reine de Pologne le portoit ; & les Electrices de Saxe & de Bavière, ses filles, l'ont encore aujourd'hui.

Lorsque l'armée Russe apprit la mort de *Pierre le Grand*, l'affliction fût générale parmi l'officier & le soldat. Il est vrai que c'étoit avec raison qu'ils le regrettoient, parce-que ce Prince avoit toujours eu soin qu'ils ne manquassent de rien. Cependant on les entendit s'écrier, *Quoique nous venions de perdre nôtre père, graces au Ciel, nôtre mère vit encore ! Catherine ne vécût que deux ans sur le trône.*

trône. Comme elle étoit d'un très-bon tempérament, on fût surpris de la voir mourir de mort subite : ce qui a fait croire à bien du monde qu'elle avoit été empoisonnée.

Pierre II. petit-fils de *Pierre le Grand*, lui succéda. Comme le règne de ce Prince fût court, & que d'ailleurs il n'entre pas dans le plan que je me suis proposé, j'en viendrai d'abord à l'Impératrice ANNE qui monta sur le trône après lui.

CETTE Princesse étoit fille du Czar *Ivan*, qui avoit régné conjointement avec *Pierre le Grand* son frère. Aucune Impératrice de Russie, excepté celle qui est aujourd'hui sur le trône, n'a fait d'aussi grandes choses. Elle battit les Turcs,

fût l'ame de toute la guerre de Pologne, prit Dantzic, & affermit *Auguste* sur le trône. Elle eût encore fait davantage si *Charles VI.* eût agi contre l'ennemi commun de la Chrétienté avec la même vigueur & la même sincérité. C'est sous son règne que la Russie commença d'éta-
 ler cette magnificence qui depuis a frappé toute l'Europe. Ce fût elle qui forma les fameux *Munick* & *Osterman*, ainsi que *Byron*, qui s'est depuis fait connoître sous le nom du *Duc de Courlande*. Le dernier avoit auprès de l'Impératrice *Anne* le plus grand crédit. Aussi le nomma-t-elle à la tête de la Régence, lorsqu'elle laissa l'Empire au jeune *Ivan*, fils du Prince de Brunswick, & de la Princesse *Anne de Mecklenbourg*. Enfin cette Souveraine *Anne* mourût après un règne aussi brillant que glorieux, le 19 Octobre 1740.

A peine eût-elle les yeux fermés que la Princesse de Mecklenbourg, mère du jeune *Ivan*, renversa tout ce que la défunte venoit

venoit de faire ; & se mit à la place du *Duc de Courlande*, qu'elle reléguâ en Sibérie. Mais cette Princesse éprouva bientôt le même sort, comme nous allons le voir plus bas.

JAMAIS Révolution ne fût si subite que celle qui éleva l'Impératrice ELIZABETH sur le trône. Ce fût presque l'ouvrage d'un moment. Une poignée de monde opéra ce prodige, sans qu'il y eût une goutte de sang répandue. Il est vrai que ses droits étoient incontestables ; & que, fille de *Pierre le Grand*, la couronne lui appartenoit sans qu'on pût la lui disputer. Cependant elle balançoit encore : & si *Lestock* ne lui eût dit que, supposé qu'elle tardât un quart-d'heure de plus, il s'agissoit pour elle de se voir rasée, & enfermée pour le reste de ses jours

jours dans un Couvent, & pour lui de la roüe ; jamais elle ne se fût déterminée auffi vîte. Mais, convaincuë qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, elle prit son parti, & se vit sur le trône fans favoir comment elle y étoit montée.

On ne trouve pas dans le cours du règne de cette Princesse de ces traits qui frappent. Cependant son nom fera toujours cher à la Ruffie ; ne fût-ce que pour l'obligation qu'elle lui a de voir aujourd'hui CATHERINE sur le trône. Comme c'est la seule anecdote qui puisse consacrer la mémoire d'*Elizabeth* à la postérité, je tâcherai de la mettre dans tout son jour.

A peine cette Princesse se vit-elle la couronne sur la tête, qu'elle songea à se nommer un successeur. Attachée depuis long-temps à la maison de Holstein, où elle avoit dû se marier ; elle jetta les yeux sur le jeune Duc, chef de la branche
de

venir en Ruffie celle que les décrets de la Providence avoient marquée pour y régner un jour souverainement. La jeune Princesse arriva donc à Petersbourg, & y époufa le Grand Duc son Cousin, auquel elle a succédé.

Je ne trouve dans le caractère d'*Elizabeth* rien de bien marqué qu'un fond de haine qu'elle avoit conçûë pour le Roi de Pruffe, fans qu'on aît jamais pû en bien découvrir la vraie cause. Je fais là-dessus des particularités, que je tiens de source, qui ne laissent aucun doute sur l'antipathie qu'elle avoit pour ce Monarque. On jouïoit un jour à Petersbourg une Comédie Allemande intitulée *Adam & Eve*. L'Impératrice, ne s'en formant pas une grande idée, n'y voulut pas aller. Elle chargea cependant 'une personne comme il faut de venir lui en rendre compte, supposé qu'elle trouvât que la piéce en valût la peine. Celle-ci revint d'abord; & lui dit qu'elle ne doutoit pas que S. M. I. ne

s'y amufât ; qu'elle n'avoit pû s'empêcher de rire en voïant que l'auteur avoit donné au *Bon Dieu* l'ordre de St. André ; à *Adam* celui de St. Alexandre ; & le cordon de Ste. Catherine à *Eve*. *S'il lui manque un ordre pour le Diable*, reprit sur le champ l'Impératrice, *j'en ai un tout prêt* : lui ajoûtant tout bas, *c'est celui de l'aigle noire*. Repartie qui dénotoit plus que fuffifamment fa façon de penfer. Auffi ceux qui la connoiffoient bien ne fûrent-ils pas furpris de la voir fe joindre à la France, pour tâcher d'écraser ce grand Monarque. Et ce fût sûrement bien plutôt par ce motif qu'elle fe décida, qu'en conféquence de toute la Rétorique du Chevalier *Douglas*. Comme ni le Grand Duc, ni la Grande Duchesse n'étoient de ce sentiment, la Politique avoit caufé entre l'Impératrice & ces derniers une efpèce de froideur qui fubfifta jufqu'à fa mort, arrivée à Peterfbourg le 6 Janvier 1762. Le Grand Duc fon neveu lui fuccéda fous le nom de *Pierre III*.

Ce Prince ne fera jamais connu dans l'histoire que pour avoir été l'époux de CATHERINE II. Il alloit faire rentrer l'Empire de Russie dans l'état d'où *Pierre le Grand* l'avoit tiré ; lorsque la Providence, qui avoit choisi l'Impératrice pour opérer toutes les merveilles que nous voyons aujourd'hui, découvrit à cette Princesse les intentions sinistres d'un barbare qui songeoit à lui ravir la liberté, & peut-être la vie.

QUELQUE attaché qu'on soit naturellement à deux objets aussi précieux, *Catherine* peut-être ne s'en fût pas souciée, si elle n'eût vû à ses pieds tous ses sujets fondans en larmes, & la supplians, à mains jointes, d'accepter l'Empire dont *Pierre* menaçoit la destruction. Instruite dès le berceau dans le grand art de ré-

gner, elle favoit qu'un Souverain appartient à ses fujets avant toute autre chose ; que les Rois font faits pour leurs peuples, & non les peuples pour les Rois. Elle connoissoit à fond l'Empereur, & prévoïoit quel auroit été un jour le sort des Russes sous sa domination. Voilà ce qui la décida, & la fit céder aux instances réitérées des habitans de Petersbourg. Deforte-que si elle accepta la couronne, ce fût plutôt pour faire le bonheur de ses fujets que pour satisfaire sa propre ambition. Aussi son premier soin fût-il de leur donner des preuves convaincantes de sa tendresse maternelle.

Depuis un temps immémorial, la Noblesse avoit opprimé les Païsans au point que leur état étoit au dessous de celui de la brute. Chaque petit Gentil-homme formoit une espèce de tyran sous lequel gémissotent les vassaux : & sous prétexte de se faire rendre ce qui leur étoit dû, l'innocence même n'étoit pas à l'abri de leur

leur lubricité. *Catherine*, qui vouloit faire luire un nouveau jour sur des sujets qui s'étoient de si bon cœur donnés à elle, commença par annuler des privilèges qui repugnoient à l'humanité. Elle punit même sévèrement quelques Gentils-hommes qui en avoient abusé ; & s'attira, par ce trait de justice, les bénédictions de tout un peuple, qui sans-cesse remercioit le Ciel de l'avoir choisie pour les gouverner.

Le long séjour qu'elle avoit fait en Russie, depuis son mariage, lui avoit appris combien les loix y étoient défectueuses. Elle songea à en faire dresser un nouveau Code ; & y réussit si parfaitement, que le Roi de Prusse lui-même n'a pû s'empêcher de lui écrire une lettre de compliment à ce sujet.

Chaque jour de son règne s'est vû marqué par de nouveaux bienfaits ; j'entends par là des nouveaux réglemens qui tendent

dent au bien-être de ses sujets. Naturellement humaine, on ne lui a vû faire mourir personne depuis qu'elle est sur le trône.

Plusieurs régnes consécutifs nous avoient pour ainsi dire toujours montré la Russie comme la Puissance qui dispoisoit de la Couronne de Pologne. Son voisinage avec ce Roïaume, qui facilite le moïen d'y faire passer des troupes, rend l'Empire de Russie l'arbitre de ce païs. La France a beau vouloir s'en mêler, son éloignement l'empêche d'y supporter ses brigues. Desorte-que tout ce que peut faire cette Couronne est d'y rendre la Diette un peu plus tumultueuse, ou d'y faire débiter quelques rodomontades par son Ambassadeur. Aussi toutes les intrigues du Cabinet de Versailles ne pûrent-elles contrebalancer l'influence de celui de Peterfbourg. Quarante ou cinquante-mille hommes sur les lieux feront toujours un Roi de Pologne, quand surtout

tout le médiateur saura appuier sa recommandation d'une bonne somme d'argent. Quelquefois même une armée victorieuse suffit seule. Ce fût avec ce secours que *Charles XII.* fit monter *Stanislas* sur le trône. Le hazard le seconda : & la fuite fit voir qu'il avoit fait un bon choix, quoique son seul caprice l'eût dirigé, & qu'il n'eût auparavant jamais vû le jeune *Palatin*, à qui depuis, comme Roi, ses disgraces ont fait tant d'honneur.

On ne peut nier que *Catherine* n'agît avec plus de connoissance de cause. Elle avoit vû le jeune *Poniatowski* à la cour de sa tante. Elle s'étoit apperçûë qu'il ne lui manquoit qu'une Couronne pour faire briller toutes ses vertus. La mort d'*Auguste III.* lui fournit l'occasion de rendre justice au mérite. Elle la saisit avec empressement ; & s'est faite depuis une loi de soutenir le Monarque qu'elle avoit élevé. Le Ciel semble y concourir par les succès brillans qu'il lui donne.

On ne doit, au-reste, pas être surpris de ces succès, quand on jette un coup-d'œil sur les talens des Généraux de *Catherine*. Les *Gallitzins*, les *Panins*, sont des preuves incontestables de son discernement quant au militaire : & qui peut lui nier la même supériorité dans le Cabinet, lorsqu'on y voit à la tête des affaires le respectable Comte de *Panin*, dont la probité seule feroit l'éloge, quand-bien-même il ne feroit pas un des plus grands Politiques de son siècle. Ce n'est qu'en des mains aussi sûres que cette auguste Princesse a voulu confier l'éducation du Grand Duc son fils unique : & ce n'a été que lorsqu'elle a vû que ce cher objet de toute sa tendresse pouvoit se passer de ce sage Mentor, qu'elle a confié au dernier une partie des soins de son Empire. Soigneuse à recompenser le mérite, on l'a vûë s'empresse à donner au Comte de *Czernichew*, une preuve de la satisfaction qu'elle avoit de sa conduite dans son ambassade de Londres, où il s'est

s'est généralement fait aimer & estimer, en le rapellant pour le mettre à la tête du département de la marine. Active à se procurer de bons officiers, quand l'occasion s'en présente, son discernement lui a fait découvrir, dans la personne de Mylord Comte d'*Effingham*, un sujet qui donne les espérances les plus brillantes. Peu de seigneurs, à son âge, possèdent aussi bien la théorie, sur-tout pour la partie des fortifications & de l'artillerie. On voit qu'il a fait d'*Euclide* & de *Bélidor* son étude favorite ; & il n'y a pas de doute qu'il ne se fasse un nom célèbre dans la campagne qu'il vient d'entreprendre avec les troupes Russes. Car, du côté du courage, tout le monde fait que c'est une vertu héréditaire dans la maison d'*Howard*.

Quel ordre *Catherine* n'a-t-elle pas mis dans ses finances ? Sur quel pied formidable n'a-t-elle pas formé sa marine ? Que d'établissmens plus avantageux les

uns que les autres à ses sujets ne voit-on pas s'élever chaque jour ? Non contente d'éclairer leurs ames, cette Princesse est sans-cesse occupée à inventer quelque chose de nouveau pour améliorer leur sort. Elle a étendu leur commerce, & assuré leurs possessions. Elle travaille aujourd'hui à reculer leurs frontières pour porter au loin la foi de Jésus-Christ. En un mot, elle fait tout ce que nous avons vû faire aux plus grands conquérans, & couronne toutes ces vertus d'autant de modération que de clémence. Aussi n'en dirai-je pas davantage, sur un sujet où il y a tant à dire, pour passer à l'Impératrice Reine.

MARIE THERESE étoit depuis long-temps sur le trône de Hongrie, avant qu'on soupçonnât même que jamais *Catherine*

therine II. iroit en Ruffie. Auffi, pour fuivre l'ordre de la Chronologie, euffe-je parlé de l'Impératrice Reine la première, fi je n'euffe craint d'interrompre la fucceffion des Impératrices de Ruffie. Je vais donc entrer en matières fur cette Augufte Princeffe.

Elle eft fille ainée de *Charles VI.* & monta fur les trônes de Bohême & de Hongrie au mois d'Octobre 1740. Elle fe fendoit fur le droit naturel qui l'appelloit à l'héritage de fon père, fur la Pragmatique folemnelle qui confirmoit ce droit, & fur la garantie de prefque toutes les Puiffances. *Charles Albert*, Electeur de Bavière, demandoit la fucceffion en vertu d'un testament de l'Empereur *Ferdinand I.* frère de *Charles V.*

Augufte III. Roi de Pologne, Electeur de Saxe, alléguoit des droits plus récents, ceux de fa femme même, fille ainée de

l'Empereur Joseph, frère aîné de Charles VI.

Le Roi d'Espagne étendoit ses prétentions sur tous les Etats de la maison d'Autriche, en remontant à la femme de *Philipe II.* fille de l'Empereur *Maximilien II.* *Philipe V.* descendoit de cette Princesse par les femmes. C'étoit déjà une grande Révolution dans les affaires de l'Europe, de voir le sang de France réclamer tout l'héritage de la maison Autrichienne.

Louis XV. pouvoit prétendre à cette succession, à d'aussi justes titres que personne, puisqu'il descendoit en droite ligne de la branche aînée masculine d'Autriche, par la femme de *Louis XIII.* & par celle de *Louis XIV.* Mais, comme ce Monarque avoit reçu la Lorraine pour garantir la Pragmatique, il ne lui eût pas été décent d'être le premier à la rompre, surtout en sa faveur. Aussi se contenta-t-il de

de dire qu'il ne vouloit que soutenir les droits de l'Electeur de Bavière.

Cependant *Marie Thérèse*, Epouse du Grand Duc de Toscane, se mit d'abord en possession de tous les Etats qu'avoit laissé son père. Elle reçût les hommages des Etats d'Autriche, à Vienne, le 7 Novembre 1740. Les provinces d'Italie, & la Bohème, lui firent leurs sermens par leurs députés. Elle gagna sur-tout l'esprit des Hongrois en se soumettant à prêter l'ancien serment du Roi *André II.* fait l'an 1222. *Si moi, ou quelques uns de mes successeurs, en quelque temps que ce soit, veut enfreindre vos privilèges, qu'il vous soit permis, en vertu de vôtre promesse, à vous & à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.*

Plus les aïeux de l'Archiduchesse Reine avoient montré d'éloignement pour l'exécution de tels engagements, plus aussi la démarche prudente dont je viens de parler

parler rendit cette Princesse extrêmement chère aux Hongrois. Ce peuple, qui avoit toujours voulu secouer le joug de la maison d'Autriche, embrassa celui de *Marie Thérèse* ; & , après deux-cents ans de séditions, de haines, & de guerres civiles, il passa tout-d'un-coup à l'adoration. La Reine ne fût couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en fût pas moins Souveraine. Elle l'étoit déjà de tous les cœurs par une affabilité populaire que ses Ancêtres avoient rarement exercée. Elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable. L'Archiduchesse sa tante, Gouvernante des Pays-Bas, n'avoit jamais mangé avec personne. *Marie Thérèse* admettoit à sa table toutes les Dames, & tous les officiers de distinction. Les députés des Etats lui parloient librement. Jamais elle ne refusa d'audience ; & jamais on n'en sortit mécontent d'elle,

Son premier soin fût d'assûrer au grand Duc de Toscane, son époux, le partage de toutes ses couronnes, sous le nom de *Co-Régent* ; sans perdre en rien de sa Souveraineté, & sans enfreindre la Pragmatique Sanction. Elle en parla aux Etats d'Autriche le jour même qu'elle reçût leur serment, & bientôt après elle effectua ce dessein.

Malgré tous ces témoignages d'affection de la part de ses sujets, la Reine se trouva dans de si grands embarras, qu'étant enceinte, elle écrivit à la Duchesse de Lorraine sa belle-mère ; *J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.* Toute la nation Angloise s'anima en sa faveur. Ce peuple n'est pas de ceux qui attendent l'opinion de leurs maîtres pour en avoir une. Des particuliers proposèrent de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de *Marlborough*, veuve de celui qui avoit combattu pour *Charles VI.* assembla les principales

principales Dames de Londres. Elles s'engagèrent à fournir cent-mille livres sterlings ; & la Duchesse en déposa quarante-mille. La Reine d'Hongrie eût la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent, qu'on avoit la générosité de lui offrir. Elle ne voulut que celui qu'elle attendoit de la Nation assemblée en Parlement.

Je n'entrerai pas ici dans toutes les particularités de cette guerre, qui seules feroient un volume. Plus la ruine de *Marie Thérèse* paroissoit inévitable, plus elle eût de courage. Elle étoit sortie de Vienne, & s'étoit jettée entre les bras des Hongrois, si sévèrement traités par son père & ses aïeux. Aïant assemblé les quatre ordres de l'Etat à Presbourg, elle y parût, tenant entre les bras son fils aîné presque encore au berceau ; & leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimoit bien, elle leur dit à-peu-près ces propres paroles ; *Aban-*
donnée

donnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans vôtre fidélité, dans vôtre courage, & dans ma constance. Je mets entre vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous tout leur salut.

Tous les grands d'Hongrie, attendris & animés, tirèrent leurs sabres, en s'écriant ; *Moriamur pro Rege nostrô Mariâ Theresiâ !* Nous mourrons pour nôtre Roi *Marie Thérèse*. Ces peuples donnent toujours le titre de Roi à leur Reine. Jamais Princesse en effet n'avoit mieux mérité ce titre. Ils versôient des larmes, en faisant serment de la défendre : elle seule retint les siennes. Mais, lorsqu'elle se fût retirée, avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs que sa fermeté avoit retenus.

Tout le monde fait comment se termina la guerre de la Pragmatique. Dès-

que l'Impératrice Reine se s'en vit débarassée, elle ne songea qu'à mettre de l'ordre dans ses finances, & à entretenir une armée qui la rendît capable de faire face aux ennemis quelconques qui voudroient l'attaquer.

C'est par sa direction que les *Caunitz*, les *Schaffgotsh*, & les *Chotek*, ont mis ses finances sur le pied que nous les voyons aujourd'hui ; tandis que le Comte de *Sinzendorff* est occupé de la partie du Commerce ; & que les *Bathiani*, les *Daun* & les *Lacy*, ont réglé le militaire, qu'on ne reconnoît presque plus en comparaison de ce qu'il étoit sous l'Empereur *Charles VI.* son père.

Si *Marie Thérèse* remplit avec dignité tous les devoirs que le trône exige d'elle, on ne la voit pas moins exacte à s'acquitter de ceux auxquels naturellement chaque particulier est assujetti. Fille soumise, épouse complaisante, & mère tendre, on
l'a

l'a vûë succëssivement donner de ce côté l'exemple à tous ses sujets. Quel n'a pas toujourns été son respect pour l'Impératrice *Elizabeth* sa mère ? Jusqu'où n'a-t-elle pas porté l'affliction à la mort de l'Empereur *François I.* son époux. Et n'a-t-elle pas même gagné la petite vérole par son assiduité à visiter l'Impératrice sa belle-fille pendant qu'elle avoit cette terrible maladie ? A-t-on donc jamais vû pousser plus loin toutes les vertus Chrétiennes & morales ? Et, après ce que j'ai dit plus haut, peut-on me nier qu'elle n'écale les plus fameux Monarques dans le grand art de régner ?

JE crois, par tout ce que je viens de citer, avoir assez bien défendu ma thèse. Je pourrois cependant encore tirer d'autres exemples de temps plus reculés. Car,

n'avons-nous pas vû dans le treizième siècle *Jeanne* de Flandres, Comtesse de Montfort, commander des armées & défendre des places ? L'histoire ne nous apprend-elle pas que *Philippa*, Reine d'Angleterre, battit les Ecoſſois, prit leur Roi prisonnier, avec les Comtes de *Southerland*, de *Fife*, de *Monteith*, de *Carric*, & le Lord *Douglas* ? N'y voïons-nous pas auffi que lorsqu'au ſiége de Calais *Edouïard* III. ſon époux alloit faire mourir les ſix habitans qui s'étoient généreuſement livrés pour ſauver leur ville du ſac & du pillage ; ce ne fût qu'aux instances de cette Princeſſe qu'il ſe rendit, ne pouvant réſiſter aux pleurs d'une épouſe tendrement chérie, qui, malgré ſa groſſeſſe avancée, s'étoit jettée à ſes pieds pour implorer ſa clémence en faveur des malheureux qu'il avoit condamnés à mort, Ce qui prouve que ſi, peut-être, les femmes n'ont pas plus de courage que nous, elles ont du-moins plus de douceur.

Mais

Mais pourquoi remonter quatre-cents ans, lorsque nous avons sous nos yeux des Princesses qui effacent les plus fameuses de l'antiquité? Tout le monde connoit Madame l'Electrice Doüairière de Saxe, qui, du côté des qualités du cœur & de l'esprit, le cède à peu de personnes. Fille ainée de l'Empereur *Charles VII.* de Bavière, elle étoit si bien connue de ce grand Monarque, qui mieux que personne favoit juger son monde, qu'au milieu de toutes ces vicissitudes qu'il supporta avec tant d'héroïsme, il ne manqua jamais de la consulter dans les cas épineux.

Si, pour confirmer ce que j'avance, j'avois ici besoin du témoignage d'autrui, la Duchesse de *Kingston* m'en serviroit. Personne, plus que cette Dame, ne fait l'éloge de l'Electrice Doüairière de Saxe. Il est vrai qu'elle lui doit cette justice, ne fût-ce qu'en considération des marques signalées de bienveillance dont cette incomparable

comparable Princeſſe l'honore ; bienveillance qui ne peut donner qu'une idée fort avantageuſe du mérite de la Dame Angloiſe, venant d'auffi bonne part. Car, ſans parler des qualités perſonnelles de l'Electrice, quel honneur ne s'eſt-elle pas fait par ſa conduite pendant les derniers malheurs de la Saxe ?

Une autre Princeſſe qui, du côté du rang & des vertus, la ſuit de bien près, eſt Madame la *Margrave de Bade-Dourlach*. Rivalet pour ainſi dire du côté du cœur & du génie, ceſ deux Auguſtes Princeſſes n'en font que plus unies. Une certaine ſympathie d'ame, jointe à la conformité de leurs goûts & de leurs talens, les lia à Francfort l'année 1740 : & depuis elles ont toujours continué une correfpondance fondée ſur l'eſtime réciproque qu'elles ſe portent. Sans parler des connoiſſances qu'ont ceſ Princeſſes dans la littérature, ni de leur goût pour la Muſique, non plus que de la bonté de leurs

cœurs ;

cœurs ; on peut dire qu'il ne leur manque à toutes les deux qu'un sceptre, pour convaincre l'Univers combien elles sont dignes de le porter. La *Duchesse de Northumberland*, qui a été fêtée à Carlsruhe, parce-qu'on y fait apprécier le vrai mérite, conviendra qu'à-peine en dis-je assez sur le chapitre de la *Margrave*.

QUELQUES fortes que soient les preuves dont je viens ici d'appuier mon système, les Critiques m'objecteront, peut-être, que nous trouvons dans l'histoire tant de minorités orageuses & fatales aux jeunes Princes, par la faute des femmes, qu'il y a du ridicule, de vouloir défendre leur cause. Mais je leur répondrai, premièrement, que je ne prétends parler ici que de celles qui, de leur propre autorité, se voient sur le trône : d'ailleurs, que si les Douairières n'ont pas brillé de-même à la tête d'un Conseil de Régence, c'est ou que l'ambition les a trop précipitées à faire usage d'une autorité quelles devoient ne
devoir

devoir être que momentanée; ou que, n'aïant pas des pouvoirs assez étendus, elles ne se sont pas vûës à-même de se livrer à toute la profondeur de leurs idées. Quoiqu'il en soit, si quelqu'un veut fronder mon systême, qu'il fasse un voïage à Vienne, ou à Petersbourg, & qu'à son retour il me blâme, s'il croit pouvoir le faire avec raison.

F I N.







University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Return this material to the library
from which it was borrowed.

SEP 06 1989

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 024 716 3



3 1158 01281 2631

Uni
S